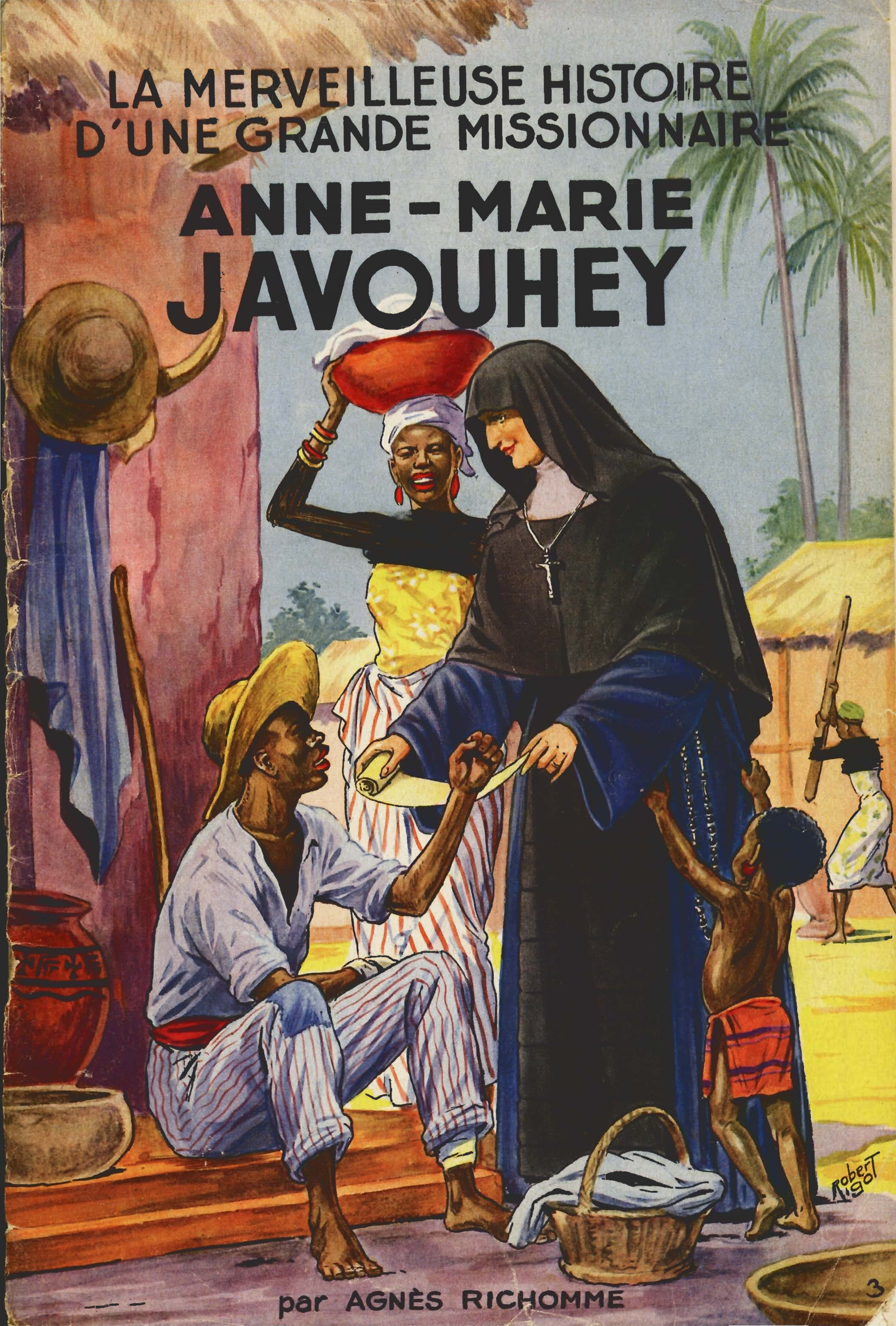

LA MERVEILLEUSE HISTOIRE
D'UNE GRANDE MISSIONNAIRE
ANNE-MARIE
JAVOUHEY
Robert Rigot
par AGNÈS RICHOMME
3



1 Un beau petit hameau dans la fertile plaine de Bourgogne : c'est Jallanges. Une ferme toute simple avec ses bâtiments au toit brun : c'est la maison où vit la famille Javouhey au moment où y naît une petite fille.

Le papa de cette petite fille est en effet venu exploiter cette ferme de Jallanges. Mais le vrai village de la famille, où elle retournera après quelques années (la petite fille aura alors sept ans), c'est Chamblanc, dans le même canton de Seurre.



2 Cette naissance apporta beaucoup de joie dans la maison, car les parents de la petite fille avaient malheureusement perdu déjà trois enfants, et ils espéraient bien que celle-ci leur resterait et serait leur bonheur.

Ils lui donnèrent le beau nom d'Anne. Et dès le lendemain de sa naissance, son papa la porta à l'église paroissiale de Seurre, pour qu'elle y reçût le baptême. Il savait bien en effet, le bon père Javouhey, que le baptême ferait de sa petite Anne une fille de Dieu, et il ne voulait pas retarder cette grâce. C'était le 11 novembre 1779.



3 La petite Anne était une très gentille petite fille, avec une figure toute ronde et des yeux pétillants de malice.

Après elle naquirent encore deux garçons : Pierre et Jean-Baptiste, puis trois filles : Pierrette, Marie-Françoise et Claudine.

Avec le frère aîné Etienne, c'étaient donc sept enfants qui faisaient retentir de leurs cris et de leurs chansons la maison de famille.



4 Anne, qu'on appela tout de suite « Nanette », devint vite le chef de file de cette joyeuse bande. D'une nature vive et gaie, en même temps que très entreprenante, elle se fit rapidement remarquer pour son intelligence au-dessus de la moyenne.

Elle n'était jamais à court d'imagination et inventait sans cesse des jeux nouveaux. C'était le boute-en-train de toute la jeunesse qui la suivait partout. Dans cette petite fille joueuse et espiègle, il y avait déjà l'âme d'un chef.





5 Mais déjà aussi, Nanette savait se vaincre et prendre d'énergiques résolutions.

C'est ainsi qu'étant un jour descendue à la cave avec la servante — comme elle faisait souvent — et ayant bu à même le pichet quelques gorgées de ce bon vin de Bourgogne qu'elle aimait, elle vit que cela déplaisait à la servante qui s'en montrait scandalisée. Nanette comprit la leçon à sa manière entière, et se promit de ne plus jamais boire de vin pur. Ce qu'elle fit.

6 Les parents de la petite Anne étaient de vrais chrétiens qui savaient à quoi les engageait leur baptême; la religion n'était pas pour eux comme un vêtement qu'on met le dimanche et qu'on range ensuite... jusqu'au dimanche suivant.

Et c'est naturellement dans cet esprit qu'ils élevaient leurs enfants.

Nanette n'aura qu'à regarder vivre son père pour apprendre comment se comporte, dans tous les détails de la vie quotidienne, un chrétien.





7 Elle va maintenant avoir 9 ans. Le curé de sa paroisse propose à M. Javouhey de lui faire faire sa première communion. Le papa se récrie : « Elle est bien trop espiègle! » Mais le bon curé a vu quelle belle âme se cachait sous cette espièglerie. Il connaît bien Nanette; son papa aussi d'ailleurs, la connaît bien, et au fond il est très fier de sa fille.

Il se laisse donc facilement convaincre par M. le Curé. Et Nanette fait avec joie sa première communion.

8 Il était temps d'ailleurs. Car on arrivait à l'année 1790, marquée par une grande persécution religieuse. Les prêtres fidèles allaient être chassés de leurs paroisses, les églises fermées, les cérémonies interdites.

Nanette était devenue une belle grande fille. Et elle le savait trop peut-être. Très aimée et très entourée, elle ne songea bientôt plus qu'à la toilette, aux bijoux, aux fêtes.

Cela dura quelques années, tandis que justement la persécution contre l'Eglise la privait d'un vrai soutien de ce côté.





9 Mais même pendant ce temps, elle n'oublia jamais le Dieu de sa première communion.

Vaillante et intelligente comme elle l'était, ce fut bien souvent grâce à elle que des prêtres traqués purent célébrer clandestinement le saint Sacrifice. Elle s'offrait aussi, au péril de sa vie, à les conduire au chevet des mourants qui les appelaient.

Un jour, des clameurs lui apprennent qu'on va piller le château de Chamblanc. Vive comme toujours, elle se précipite à la chapelle sans souci du danger.

10 Et elle réussit à sauver les vases et ornements sacrés avant l'arrivée des pillards.

Elle avait 16 ans et elle était devenue, par son courage et son habileté, un motif d'espérance pour tous ces pauvres prêtres qui espéraient d'elle à la fois la possibilité d'accomplir leur ministère et aussi le salut de leur existence.

Pendant que la messe se célébrait la nuit, dans un local de fortune, Nanette veillait.





11 Et quand c'était nécessaire, elle allait au-devant des hommes en armes, leur parlait, les amusait, leur offrait à boire au besoin dans la maison de son père... qu'elle leur faisait visiter ensuite bien volontiers, après que le prêtre poursuivi avait pu se mettre à l'abri. Ce qui leur faisait dire : « Cette demoiselle Nanette, elle sait si bien faire, si bien nous endoctriner, nous endormir, qu'il n'y a pas moyen de la surprendre, de mettre la main sur son curé. »

Avec sa belle vaillance, elle sauvait ainsi la vie des prêtres du Seigneur.

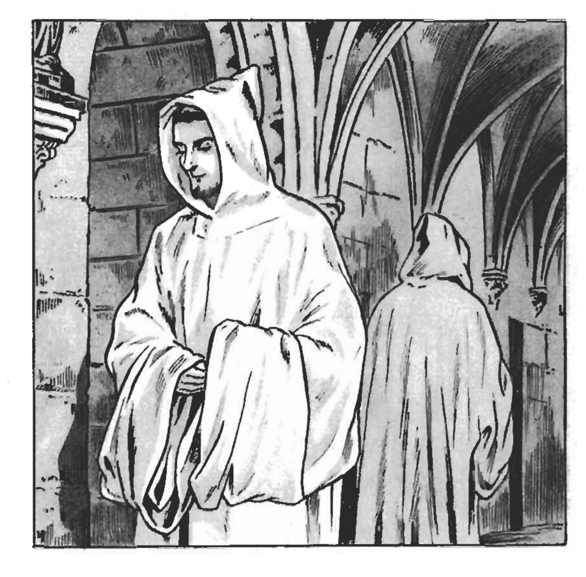
12 En 1795, Nanette eut l'occasion de rencontrer un saint prêtre, et fut très impressionnée par le courage de cet homme, qui depuis des années vivait comme un proscrit, pour pouvoir accomplir son devoir sacerdotal.

Cela lui fit comprendre la valeur de la fidélité — et aussi le sérieux de la vie. Sans rien perdre de sa gaieté ni de son amabilité, elle participa moins aux fêtes, pensant qu'il y avait mieux à faire qu'à s'amuser.



13 Elle se montra de plus en plus dévouée pour les prêtres, en même temps qu'elle sentait grandir en elle le désir de faire de sa vie quelque chose de beau et de grand.

Aussi, lorsqu'un jeune homme la demanda en mariage, elle ne crut pas pouvoir accepter. « Il me semble, dit-elle, que je suis destinée à faire un peu de bien ; c'est une trop belle vocation pour que j'y manque. Je ne veux être que l'épouse du Seigneur. »



14 Mais en même temps, sentant toute la peine qu'elle causait à ce jeune homme, elle voulut l'en dédommager. Elle lui montra si bien le bonheur supérieur qu'il y a à se donner à Dieu qu'il la comprit, et devint bientôt un trappiste fervent.

Il lui resta très reconnaissant de lui avoir ainsi obtenu la grâce de la vocation. Il mourut jeune, et l'on peut bien penser qu'il aida du ciel celle avec qui il avait désiré un moment fonder un foyer.



15 Nanette a dix-sept ans. Le Seigneur l'attire de plus en plus. Au milieu même de son travail à la maison, elle pense à lui, lui parle, l'écoute. Elle voudrait le visiter souvent au saint Sacrement. Les églises sont fermées. Son père accepte de bâtir un petit oratoire qu'elle consacre à sa patronne Anne. Et Nanette y passe de grands moments, après qu'elle a fini d'aider ses parents à la maison ou aux champs. Elle y entraîne bientôt toute la famille.

Là, tous ensemble, on prie Dieu et Notre Dame, et l'on sent après qu'on s'aime mieux encore.



16 Les trois sœurs de Nanette surtout, entraînées par l'ardeur conquérante de leur aînée, sont disposées à la suivre n'importe où.

Aussi, lorsque Nanette, bouillant du désir de faire connaître et servir ce Dieu qu'elle aime déjà tant, se met à réunir les petits enfants, Pierrette, Marie-Françoise et Claudine la suivent comme un seul homme.

Papa Javouhey est maire de Chamblanc. Il dispose donc du tambour municipal destiné à annoncer les nouvelles aux habitants.



17 Nanette n'hésite pas un instant. Elle fait battre le tambour pour rassembler les garçons et les filles, non seulement du village, mais des environs.

Elle commence à les instruire, à leur expliquer le catéchisme. Et elle est si intéressante, que le nombre de ses élèves augmente sans cesse. Les jeunes ne veulent bientôt plus la quitter. Et grâce à elle, en 1798, une cérémonie de première communion peut avoir lieu, en cachette toujours, car c'était encore interdit.



18 Comme ce devait être émouvant, cette messe dans une ferme près des bois. Tout le monde y était venu de nuit, et l'on avait posté des sentinelles pour surveiller les alentours.

Les assistants pleuraient d'émotion. Ils avaient été si longtemps privés de messe ! Et tous ceux, petits et grands, qui y avaient été préparés, purent faire, dans la joie, leur première communion.

Cela encouragea Nanette à continuer son œuvre d'apostolat et d'instruction chrétienne.



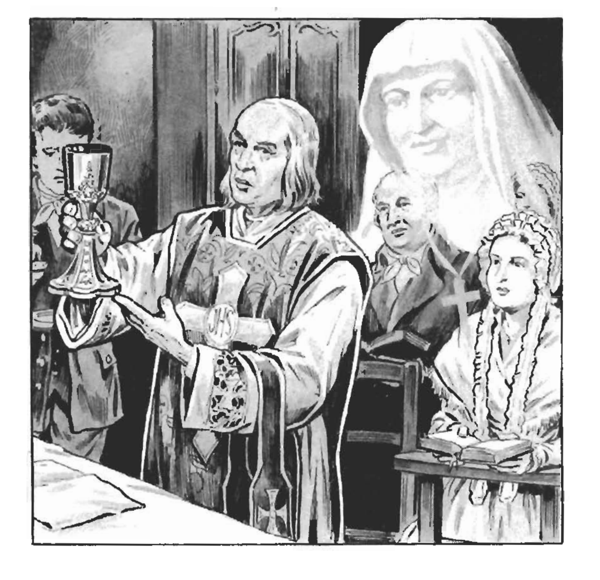
19 Elle y était d'ailleurs poussée par le Seigneur lui-même, qui faisait sans cesse grandir en elle son amour et le désir de lui sauver des âmes. Il lui révéla même très clairement qu'il l'appelait à la belle mission d'instruire les pauvres et d'élever les orphelins. Et c'est la Sainte Vierge qui lui fit connaître alors la volonté de Dieu à cet égard.

Aussi voulut-elle être consacrée officiellement en vue de cette mission.



20 Elle choisit comme date le 11 novembre 1798.

Elle venait donc d'avoir 19 ans. Et comme à ce moment-là, il n'y avait plus de couvents en France, ce fut dans une pièce de la maison de son frère transformée en chapelle, que devant ses parents et toute sa famille, Nanette fit à Dieu la promesse solennelle de lui appartenir sans réserve, et de passer toute sa vie à s'occuper des enfants, des pauvres et des malades.

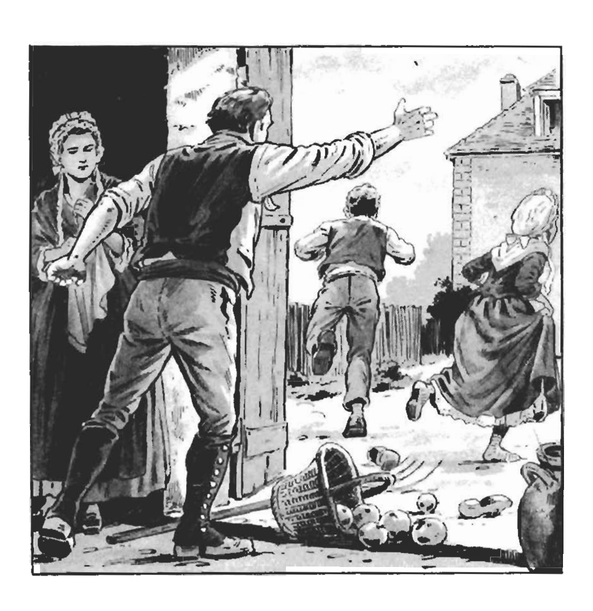




21 Le prêtre qu'elle avait si bien aidé dans son ministère, reçut sa promesse de la part de Dieu et célébra le saint Sacrifice. Il était minuit. Cette messe dite clandestinement dans une ferme, cette jeune fille toute simple qui venait de se consacrer à Dieu, c'est le point de départ d'une mission extraordinaire qui, bientôt, va atteindre les terres les plus lointaines. C'est la naissance aussi de cette belle famille religieuse dont les mérites ne se comptent plus : les Sœurs de Saint Joseph de Cluny.

22 Les parents d'Anne avaient été bien émus en assistant à la consécration de leur fille. Son père surtout ne pouvait s'empêcher de pleurer devant une telle victoire de la grâce. Mais il ne croyait pas cependant que sa Nanette avait tellement changé. Et il avait peur qu'il s'agisse pour elle d'un caprice passager.

Aussi essaya-t-il de la retenir sur ce chemin nouveau où elle s'engageait. Surtout qu'à partir de ce 11 novembre 1798, ses trois autres filles firent tout à fait équipe avec leur aînée.





23 Le pauvre papa Javouhey sentait que dans cette aventure, il allait perdre ses filles, et il avait bien du mal à faire ce sacrifice de bon cœur. Tantôt il sentait qu'il ne pouvait empêcher cela sans résister au Bon Dieu lui-même, et alors il venait, tout ému, écouter sa grande qui savait si bien raconter. Tantôt il se mettait en colère, chassait les enfants de sa maison et grondait Nanette très fort. On comprend bien ce pauvre père. Et sa fille souffrait de sa peine et lui écrivait de belles lettres toutes pleines d'affection qu'il lisait en pleurant.

24 C'est dur d'être obligé, pour obéir à Dieu, de faire souffrir ceux qu'on aime. Cela arrive quelquefois. Il faut le faire le plus délicatement possible, en demandant à Notre Dame d'adoucir la peine qu'on cause. Elle comprend bien cela, elle qui a tant souffert à cause de Jésus qui l'aimait plus que personne au monde et qui n'a pas hésité pourtant à l'associer à sa Passion.

Anne Javouhey priait certainement très fort pour son cher papa qui souffrait à cause de sa mission à elle.



25 Pendant ce temps, à Besançon, une autre jeune fille, profitant du calme succédant à la tourmente révolutionnaire, avait réuni quelques personnes désirant se consacrer à Dieu. Ainsi s'étaient fondées les Sœurs de la Charité.

Les prêtres qui guidaient Nanette l'envoyèrent donc à Besançon pour y être formée à la vie religieuse. Anne s'appliqua de tout son cœur à cette formation, qui était très sérieuse et voulait faire de celles qui venaient en ce couvent, comme elle le dit elle-même plus tard, « des âmes courageuses et non pas des femmelettes ».



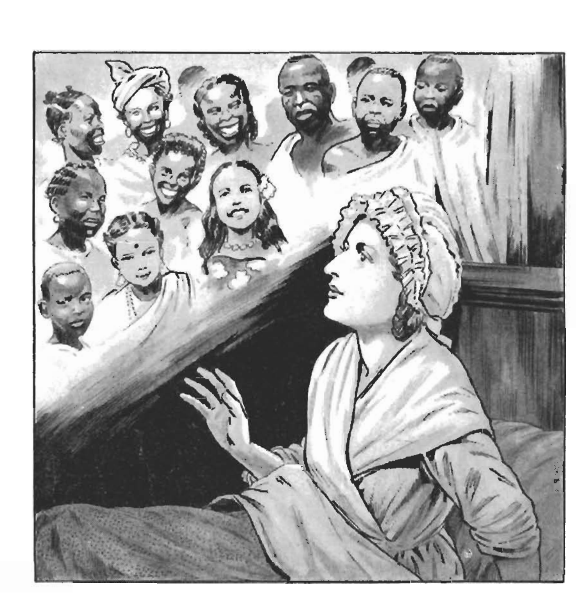
26 Au début de son séjour à Besançon, Anne fut très heureuse. Mais après quelques semaines, tout changea. Un ennui mortel l'envahit. Elle voyait que Dieu voulait d'elle quelque chose, mais elle ne savait pas quoi. Elle sentait pourtant qu'elle n'était pas à sa place, et cela la tracassait tellement qu'elle en était malade et changeait à vue d'œil.

Un soir qu'elle n'en pouvait plus, elle tomba à genoux près de son lit en répétant : « Seigneur, que voulez-vous de moi ? Oh ! faites-moi connaître votre volonté ».



27 Il y avait près de sa cellule un coin tout noir où l'on mettait le charbon, et dont elle avait assez peur. Eh bien ! dans son désir de connaître la volonté de Dieu, elle ajouta qu'elle acceptait, si tel était le désir divin, de passer sa vie dans ce réduit.

Une voix intérieure la rassura alors en lui disant que Dieu avait de grands projets sur elle. Et la paix revint aussitôt dans son âme, en même temps qu'une joie débordante.



28 Peu de jours après, elle eut une vision étonnante : « A son réveil, elle crut voir autour d'elle des hommes et des enfants, les uns entièrement noirs, les autres de couleur plus ou moins foncée ou mulâtre ». Et en même temps une voix lui disait : « Ce sont les enfants que Dieu te donne. Je suis sainte Thérèse : je serai la protectrice de ton ordre ».

Anne était d'autant plus surprise que, malgré ses 20 ans, elle ignorait alors qu'il y eût des hommes de différentes couleurs. L'instruction n'était alors guère poussée dans les villages.



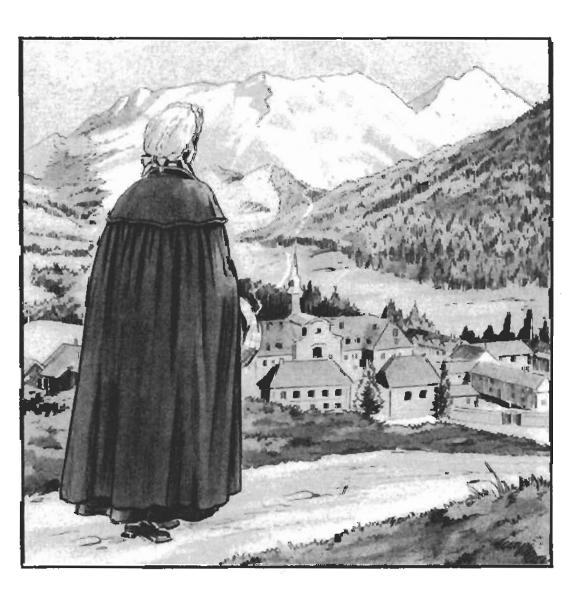
29 Elle se demandait donc ce que signifiait cette vision. Mais en attendant, il semblait bien certain qu'elle ne devait pas rester chez les Sœurs de la Charité, puisque Dieu l'appelait à fonder un ordre nouveau. Elle quitta donc Besançon, au moment même où ses parents arrivaient, endimanchés, croyant assister à sa prise d'habit.

Nanette rentre à Chamblanc. Et le pauvre père Javouhey, décidément, ne comprend pas grand chose à la vocation de sa fille !



30 Pourtant, il accepte encore de faire les frais de l'installation d'une maison à Seurre, et d'y laisser aller, avec Anne, Marie-Françoise. Quelques amies se joignirent aux deux sœurs. Et l'on reprit vaillamment la classe et le catéchisme. On vivait pauvrement, se contentant du strict nécessaire. Anne alla jusqu'à vendre ses bijoux pour acheter du pain aux enfants. Mais la joie régnait dans la petite maison où l'on servait Dieu de tout son cœur.

Cela n'empêcha pas les mauvaises langues de médire de ces braves jeunes filles.



31 Aussi parut-il bientôt préférable de s'éloigner du pays pour pouvoir mieux accomplir la mission reçue.

Anne, le cœur déchiré car son père est à nouveau fâché contre elle, rend la liberté à sa sœur et s'en va, toute seule, à Dôle, où elle continue son apostolat. De là, elle fit un séjour chez les Trappistines de La Val-Sainte, en Suisse, où elle travailla davantage encore à se vaincre et à devenir une vraie religieuse. Quand elle en sortit, elle était tout à fait décidée à fonder son Institut.



32 Dans la paroisse de Souvans, elle reprend son apostolat, trouve des aides, recueille les enfants. Mais la vie est dure. Papa Javouhey boude. Un jour, elle constate qu'on est au bout des provisions. Elle se précipite à l'église, fait assaut à Dieu, court frapper à la porte du tabernacle, supplie le Seigneur de ne pas l'abandonner, elle et sa petite famille. Elle sent qu'elle est exaucée.

En effet, revenue à la maison, on lui dit bientôt que quelqu'un la demande. Elle sort.





33 Que voit-elle ? Son père et l'un de ses frères, avec une charrette toute pleine ! Et le bon papa de lui dire qu'il s'est trouvé comme obligé de venir à son secours, qu'il n'avait pu dormir la nuit précédente à cause de cette pensée, et s'était mis en route dès le petit matin.

Anne reconnut bien là la délicatesse du Seigneur qui avait répondu à son appel. Elle remercia fort son bon père, et le décida même à lui renvoyer sa jeune sœur Claudine, qui avait à peine quatorze ans.

34 Pourtant, à la réflexion, le père Javouhey regretta cette décision. Il craignit pour cette jeune enfant et préféra voir revenir ses filles à Chamblanc, promettant de soutenir de tous ses moyens la petite communauté.

Il le fit généreusement, faisant construire les bâtiments nécessaires, acceptant que désormais ses quatre filles se donnent à l'apostolat, devenant ainsi véritablement, le père et le protecteur de l'Institut naissant.





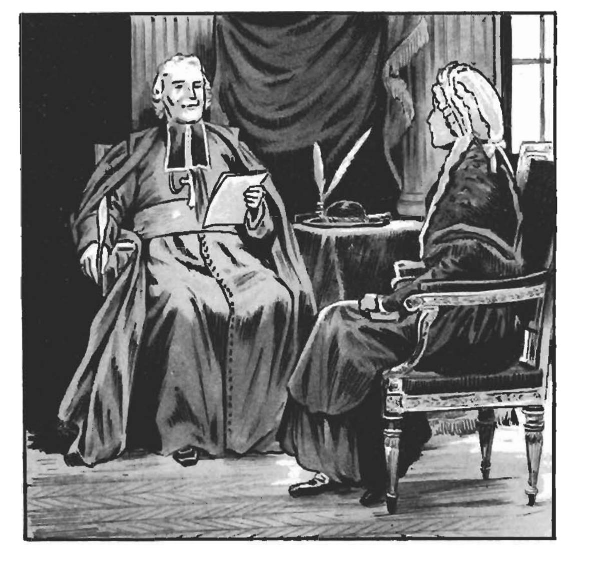
35 C'est à cette époque que le Pape Pie VII, se rendant à Paris où il devait sacrer l'empereur Napoléon, s'arrêta à Chalon.

Anne y entraîna ses sœurs et réussit, non seulement à voir le Pape et à communier de sa main, mais encore à être reçue par lui en audience.

Le Saint Père interroge les quatre sœurs, les encourage, les bénit et laisse entendre à Nanette « que Dieu ferait par elle beaucoup de choses pour sa gloire ».

On comprit bientôt que le village de Chamblanc était trop petit pour permettre à l'Institut de se développer.

36 C'est alors qu'Anne Javouhey se décida à aller trouver l'évêque d'Autun, pour lui faire part de ses projets. Elle avait bien peur, elle, petite paysanne, de devoir faire conversation avec un évêque. Mais étant entrée d'abord à l'église pour prier, elle se sentit ensuite pleine de courage, d'autant que le Seigneur lui fit rencontrer là un prêtre très bon qui la comprit et l'aida dans sa démarche. C'est toujours comme cela quand on met Dieu dans ses affaires : les difficultés sont alors facilement vaincues.



37 L'évêque la reçut fort bien et l'encouragea à venir s'installer à Chalon, pour y préparer sa fondation.

Plusieurs jeunes filles de la ville se joignent à elle, ainsi que ses sœurs Marie-Françoise et Claudine. Et l'œuvre continue.

A peu de temps de là, le Conseil Municipal d'Autun lui demande de venir installer une école dans l'ancien grand séminaire. Et à Chalon même, une seconde maison est bientôt ouverte.



38 Aussi, le 20 août 1806, la première chapelle de l'Institut fut inaugurée et placée sous le patronage de St Joseph. C'est bientôt la Congrégation elle-même qui prendra ce grand saint pour patron.

Anne Javouhey s'occupe alors activement d'obtenir pour sa fondation l'autorisation de l'Etat. L'empereur Napoléon Ier, alors au camp de Posen, signe le décret le 12 décembre 1806.

Et Nanette signe désormais ses lettres à ses parents du nom de Sœur Anne-Marie, ajoutant ainsi à son nom de baptême celui de Notre-Dame qu'elle voulait pour Mère particulière de la famille.



39 On prépare dans la joie la cérémonie qui allait consacrer officiellement l'existence de la Congrégation.

La fondatrice n'avait pas eu à chercher le costume qui serait celui des nouvelles religieuses. La sainte Vierge elle-même lui était apparue ainsi vêtue et lui avait dit : « Voilà le costume que tu feras porter à tes Filles » : robe bleue, guimpe blanche, voile et scapulaire noirs.



40 Nous voici donc au 12 mai 1807. Dans l'église Saint-Pierre de Chalon, Anne et ses trois sœurs — et sans doute un certain nombre de leurs compagnes — prononcèrent à haute voix leurs vœux religieux, puis revêtirent l'Habit de l'Institut. Leur joie était grande, celle de la fondatrice surtout.

On réunit ensuite les Sœurs pour l'élection de la Supérieure Générale.

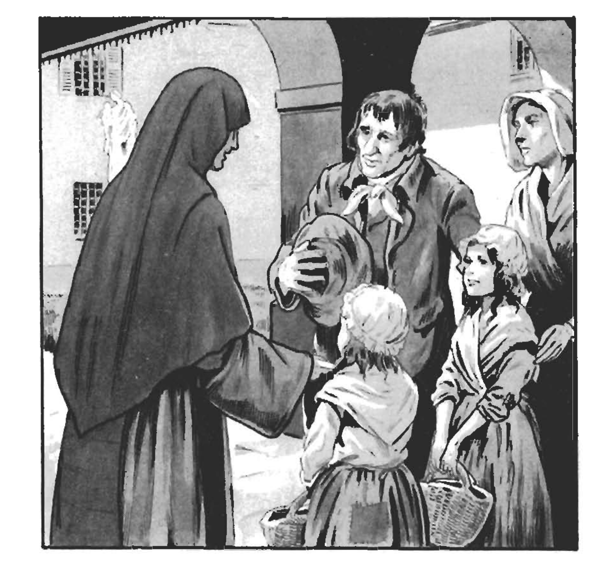
Ce fut naturellement Anne qui fut élue par toutes. Nanette devenait ainsi la Mère Anne-Marie Javouhey. Elle avait vingt-huit ans.



41 Presque aussitôt, il fallut fonder des maisons, car de bien des endroits on réclamait des Sœurs pour instruire les enfants, recueillir les orphelins, soigner les malades.

Heureusement, des jeunes filles venaient grossir les rangs de la petite famille religieuse, et permettaient ainsi de répondre à ces divers appels. Mais il fallait d'abord les former pour leur belle mission.

La Mère Javouhey trouva alors une grande maison qui était à vendre, à Cluny.



42 Papa Javouhey, dévoué jusqu'au bout, voulut bien acheter la maison pour que sa fille puisse en faire un Noviciat. C'est de là qu'est venu le nom : Sœurs de St Joseph « de Cluny ».

En même temps, la Mère ouvrait vite une école pour les pauvres, car ils étaient toujours ses préférés et elle voulait que les petits enfants dont les parents n'étaient pas riches, pussent tout de même recevoir de l'instruction — ce qui ne se faisait pas à cette époque.



43 Etant venue à Paris, elle lança même une nouvelle méthode d'enseignement venant d'Angleterre, et qui lui valut de beaux succès. Cela la fit connaître du Gouvernement.

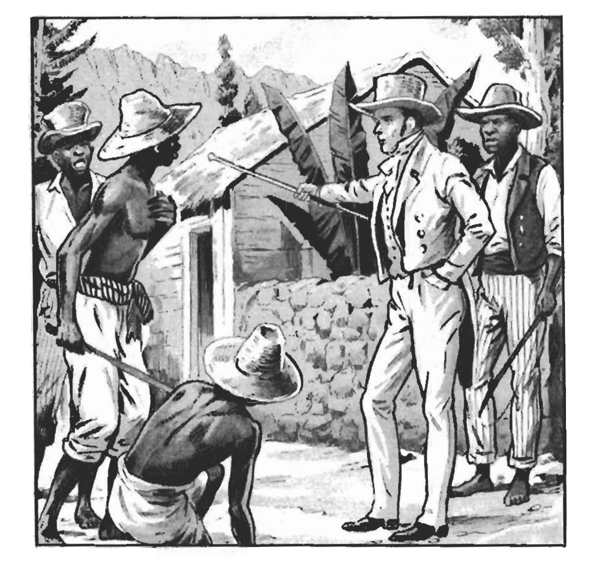
Et voilà l'humble paysanne de Chamblanc qui, il n'y a pas si longtemps, quittait ses sabots de fermière pour se consacrer au Bon Dieu, appelée à discuter avec des Messieurs importants sur la meilleure manière d'instruire la jeunesse. Elle avait d'ailleurs tout ce qu'il fallait pour cela.



44 Déjà, toute petite, elle s'était montrée un chef. Maintenant qu'elle est à la tête d'une Congrégation, cela va paraître bien davantage encore.

Les difficultés, et il y en a dans toute vie, n'étaient jamais pour elle des obstacles. Au contraire, cela la stimulait et elle rassemblait toutes ses forces pour les vaincre et avancer toujours.

Elle nous donne là un bel exemple à suivre dans notre vie personnelle.



45 On commençait donc à parler d'elle un peu partout. Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre un tel caractère ! Et voilà qu'à cette époque arrive à Paris l'intendant d'une de nos colonies, l'île Bourbon, qui s'appelle maintenant l'île de la Réunion.

Cet intendant était fort préoccupé par l'état de la colonie, surtout au point de vue social et moral. Noirs, blancs et mulâtres se détestaient et vivaient sans aucun souci de morale. L'intendant pensait que seule, l'éducation chrétienne des jeunes pourrait apporter le remède à cette situation.



46 Mais qui pourrait se charger de cette tâche si lourde et si difficile ?

L'intendant, à qui l'on avait beaucoup parlé de la Mère Javouhey, voulut la voir. Il désira aussitôt lui confier l'affaire et lui expliqua ce qu'il attendait d'elle.

La Mère eut alors soudain l'explication de cette vision d'autrefois, où des hommes et des enfants de plusieurs couleurs l'entouraient en l'appelant « ma chère Mère ». Et, pleine de reconnaissance pour le Seigneur qui allait réaliser ce rêve, elle accepta.



47 Voici donc les Sœurs de Saint Joseph devenues missionnaires. La fondatrice envoie à l'île Bourbon quatre Sœurs qui s'embarquent à Rochefort le 10 janvier 1817. Ces voyages étaient alors fort longs et pleins de dangers.

Arrivées en juin, les Sœurs ouvrent aussitôt une école pour les petits indigènes, puis une autre bientôt après. Mère Javouhey les encourage par lettre et leur recommande de bien s'aimer : « aimez-vous bien, pardonnez-vous vos petits défauts, allez au devant de tout ce qui peut vous faire mutuellement plaisir ».



48 C'est en suivant ces bons conseils de leur Mère, que les missionnaires, malgré toutes les difficultés et même les souffrances qu'elles rencontraient dans ce lointain pays, pouvaient remplir leur mission dans la joie. Lorsqu'on s'entend bien et qu'on tâche toujours de se faire plaisir, les choses dures s'adoucissent et la vie est plus facile.

Les Sœurs de l'île Bourbon chantaient donc au milieu même de leurs soucis, et le Seigneur faisait beaucoup de bien par elles.



49 Pendant ce temps, à Paris, le Gouvernement demandait à Mère Javouhey des Sœurs pour le Sénégal. Elle étudia bien la question, puis accepta en déclarant : « On dit que c'est un mauvais pays; c'est pourquoi je dois y aller et voir par moi-même ». Et en attendant de pouvoir partir, elle envoya déjà en avant-garde sa plus jeune sœur Claudine, qui s'appelait maintenant la Mère Rosalie. Sensible et douce, celle-ci sent très fort le sacrifice de la séparation ; mais c'est une vaillante comme sa sœur ; elle dit : « Pour Dieu et pour Dieu seul, je veux tout sacrifier », et elle part pleine d'ardeur.



50 Six Sœurs l'accompagnent. Quand elles arrivent, le 19 mars, en vue de Saint-Louis, leur première impression est plutôt désagréable. Pas d'église, ni de chapelle dans l'hôpital, qui est d'ailleurs bien délabré. Et puis tout est si nouveau. Il faudra qu'elles s'habituent.

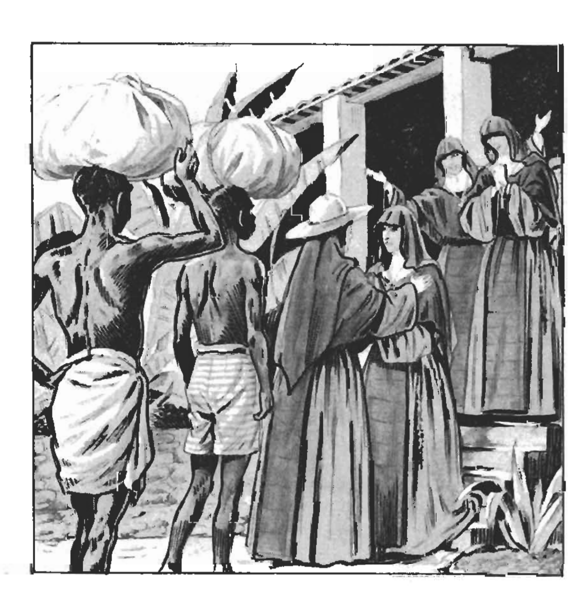
Tout en soignant comme elles peuvent les malades à l'hôpital, elles ouvrent une école pour les enfants. Mais le démon leur crée toutes sortes d'ennuis et s'arrange même pour qu'elles ne puissent plus avoir de messe, ni communier. C'est bien le plus dur sacrifice qu'on puisse imposer à des âmes qui ne vivent que pour Dieu !



51 La Mère Javouhey, de Paris où elle apprenait ces événements, faisait tout pour remédier à la triste situation où se trouvaient ses filles.

Enfin, un prêtre revint à Saint-Louis et remit le Saint Sacrement au Tabernacle. Les Sœurs purent à nouveau communier, et retrouvèrent une force et une générosité nouvelles.

Quand on reçoit Jésus, n'est-ce pas, on se sent tout rempli de courage. Il est bien, comme il l'a dit Lui-même, « le pain des forts ».



52 Entre temps, la Mère Javouhey avait pu arranger ses affaires en France, afin de se libérer pour aller rejoindre ses filles au Sénégal. Elle y aspirait de toutes ses forces, sentant que sa vocation était surtout là : s'occuper, comme elle disait, « des noirs enfants du Bon Dieu. »

La voilà qui arrive à son tour à Saint-Louis. Et quelle joie ce fut pour la petite famille de revoir sa chère Mère ! Elles avaient tant souffert, les pauvres. Plusieurs avaient été très malades. Les autres n'en pouvaient plus. Mais la Mère était là ; c'était comme la Providence qui arrivait. On l'aimait tant !



53 On peut imaginer facilement aussi la joie de la bonne Mère. Elle est cette fois, au milieu de ces Noirs qu'elle a tant désirés, que, depuis longtemps, le Seigneur lui a donnés en les appelant « ses enfants ».

Bien vite, elle se met à l'œuvre. A l'hôpital comme à l'école, dans les cases des indigènes comme auprès des petits orphelins, partout elle se dépense, se multiplie. Elle apparaît comme la charité même de Dieu.

A son grand amour du prochain, elle joignait tous les dons d'un grand génie. Aussi tout s'organise sous sa main, les difficultés cèdent, les choses s'arrangent.



54 Elle fonde une maison dans une autre île, face à Dakar, Gorée. Elle voit les malades si mal installés dans un hôpital lamentable, qu'elle les prend dans la maison qu'on lui a donnée pour la communauté. Ainsi elle pourra mieux les soigner et les entourer.

Mais plus encore que la misère des corps, c'est la misère morale, celle des âmes, qui la faisait souffrir. Elle voulait à tout prix les rendre meilleures et plus heureuses.



55 C'est pourquoi elle cherchait de toutes ses forces à donner, après les secours temporels, ce qui était plus précieux : la foi chrétienne.

C'était pour cela, elle en était chaque jour plus sûre, que Dieu l'avait appelée toute jeune, lorsqu'elle était une petite fermière en sabots.

La tâche n'était pas petite; mais elle y apportait tout son cœur et toute son énergie. Elle savait que ce serait dur; mais elle était prête à tout souffrir. « On croit souvent ne pas pouvoir, tandis que c'est ne pas vouloir », disait-elle. Et comme elle voulait ferme, elle sentait qu'elle pourrait, avec la grâce de Dieu pour qui seul elle travaillait.



56 Après Gorée, c'est la colonie anglaise de Sainte-Marie de Gambie, puis Sierra Leone, qui l'appellent.

Infatigable, elle part avec une Sœur et Florence. Florence était une jeune noire de Sénégambie qui s'était attachée à elle. La pauvre petite avait été séparée de ses parents et menée sur le marché pour y être vendue comme esclave.

La fille du commissaire, l'ayant remarquée, supplia sa mère de la lui acheter, et l'appela Florence, en souvenir d'un beau voyage en Italie. Florence semblait maintenant avoir oublié sa mère.



57 Pourtant, un jour, on voit une femme noire rôder autour de la maison du commissaire. Et comme on s'inquiète, elle dit que son enfant est là. On fait venir Florence, qui s'écrie aussitôt : « C'est mon maman ! »

Hélas, la pauvre femme avait été, elle aussi, vendue à des maîtres, et elle dut laisser là sa fille.

Florence ne fut pas malheureuse chez sa jeune maîtresse. Mais celle-ci mourut bientôt, et la petite esclave se retrouva à vendre. C'est alors que la bonne Mère Rosalie, prise de pitié, l'acheta pour 300 francs. Et elle en fit cadeau à Mère Javouhey.



58 Naturellement, celle-ci la traita, non pas en esclave, mais comme une enfant chérie. Et en écoutant cette lamentable histoire, les larmes lui venaient aux yeux et elle se sentait prête à tout faire pour que les pauvres Noirs, qui sont enfants de Dieu comme nous tous, ne soient plus ainsi traités comme du bétail qu'on vend et qu'on achète comme on veut, sans se soucier s'il y a quelque part une pauvre maman qui pleure son enfant.

Florence comprit donc tout de suite qu'elle avait retrouvé une vraie mère.



59 Elle ne quitta plus Mère Javouhey, qui l'instruisit elle-même et la prépara au baptême.

A Sierra Leone, la Mère trouva cinq cents petits garçons et mille petites filles noires, tous esclaves. Elle aurait voulu pouvoir les racheter tous. En attendant elle les soigna, réconforta ceux qui souffraient, baptisa ceux qui allaient mourir. Florence l'aidait beaucoup. La fièvre jaune s'était déclarée, et à force de soigner les autres, la Mère en fut atteinte. La pauvre Florence était désespérée. Elle priait en pleurant, et soignait sa chère Mère de tout son cœur.



60 « Si toi meurs, lui disait-elle au milieu de ses larmes, si toi meurs, ma chère Mère, moi retourne pas à Saint-Louis; personne voudra recevoir moi. » Elle croyait, dans sa naïveté, qu'on lui en voudrait si la Mère mourait.

La maladie empirait et Mère Javouhey fut vraiment près de mourir.

Alors Florence, ne sachant plus que faire, courut sur les hauteurs chercher certaines herbes connues de sa tribu, les broya, les mêla, et fit absorber cette mixture à la Mère. O merveille, ce remède la guérit. Florence dansait de bonheur.



61 Enfin remise, la chère Mère put revenir à Saint-Louis où elle reprit aussitôt son activité missionnaire. A côté des Noirs, qui avaient toutes ses tendresses, il y avait aussi les « signares ». C'était des mulâtresses qui avaient bien besoin aussi qu'on s'occupe d'elles. Mère Javouhey en prépara beaucoup au baptême et au mariage. De tous et de toutes, elle était incroyablement aimée. C'est qu'elle les aimait tant elle-même ! Ces gens simples le sentaient bien, et se seraient jetés au feu pour « ma chère Mère ».



62 Après avoir ainsi tout organisé en Afrique noire, Mère Javouhey se disposa à rentrer en France, où bien du travail l'attendait.

La Congrégation, en effet, se développait de plus en plus. Partout de nouvelles maisons se fondaient. Un deuxième groupe de Sœurs était parti pour l'île Bourbon, tandis qu'un autre faisait route vers la Guadeloupe et la Guyane.

Les voyages à cette époque étaient de véritables expéditions, à l'intérieur du pays déjà, et bien plus encore sur mer.



63 Et cependant, il fallait sans cesse faire venir des Sœurs de Cluny (où était le Noviciat) à Paris, puis à Rochefort où se faisaient la plupart des embarquements.

Pour éviter les frais des diligences, on trouvait des moyens de fortune. Plusieurs fois, le bon Pierre Javouhey transporta ainsi des groupes de Sœurs dans des voitures à moitié remplies de bagages, où l'on s'entassait comme l'on pouvait. Quand c'était l'hiver ou qu'il pleuvait, un voyage de 8 ou 10 jours dans ces conditions était une pénitence très dure. Mais les Sœurs, si bien formées à la vaillance par leur fondatrice, gardaient leur sourire et offraient leurs souffrances.



64 Elles avaient d'ailleurs bien d'autres occasions de le faire. Dans toutes les maisons de l'Institut, on était pauvre, très pauvre même, et l'on manquait parfois du nécessaire. Pourtant on ne refusait pas les petits abandonnés, les orphelins. On secourait tous les malades qu'on pouvait sans s'occuper de l'état de leur bourse.

On dit que dans les premiers temps où les Sœurs s'installèrent à Paris, elles étaient si pauvres qu'on les voyait aller chercher leur nourriture aux laissés pour compte des Halles, tandis qu'elles devaient descendre jusqu'à la Seine pour rapporter l'eau nécessaire.



65 Toutes ces peines les trouvaient courageuses et gaies. Et toujours de nouvelles jeunes filles arrivaient au Noviciat, prêtes à accepter, pour l'amour de Dieu et pour le service des malheureux, cette vie dure, mais si enthousiasmante. Et quand il fallait choisir des Sœurs pour les maisons où l'on souffrait le plus, ou pour les colonies lointaines, chacune demandait comme une faveur à être désignée.

C'est d'ailleurs encore ainsi dans la Congrégation, où l'esprit de générosité de la chère Mère Javouhey continue d'animer toutes ses filles.



66 Nous sommes maintenant en février 1824. La Mère Javouhey quitte Saint-Louis du Sénégal, emmenant sa fidèle Florence.

Sur le rivage, les petits Noirs et leurs parents sont tous venus. Ils ont bien du chagrin de voir partir leur chère Mère qu'ils aiment tant. Après qu'elle a passé sur la plage, ils ramassent le sable où ses pieds ont posé, pour le conserver pieusement. Le navire s'éloigne doucement. Des deux côtés les bras s'agitent. On ne voit bientôt plus que des petits points noirs. C'est fini. La Mère est partie.



67 Pauvre Mère Javouhey ! En arrivant en France, elle apprend que sa maman est morte depuis quelques jours. Sa peine est grande de n'avoir pu être là pour lui fermer les yeux. Elle sait, heureusement, que cette chère maman a toujours vécu comme une bonne chrétienne.

Et la pensée que le Bon Dieu l'a accueillie dans sa maison du Ciel où elle jouit certainement du vrai bonheur, la console dans son chagrin.

Elle allait avoir bien d'autres causes de tourments, qui devaient lui venir de l'île Bourbon.



68 En effet, dans cette belle colonie, la première fondée, le démon de la discorde et de la désobéissance avait soufflé. On ne s'aimait plus. Alors, tout allait mal. La Supérieure envoyée par Mère Javouhey était morte. Et, profitant de l'éloignement, une jeune Sœur orgueilleuse et qui voulait commander, décida qu'elle prenait la tête de la communauté.

Elle se fit reconnaître comme Supérieure par les autorités civiles et religieuses, qui mirent très longtemps à s'apercevoir de leur erreur au sujet de cette personne intrigante.



69 Prévenue, Mère Javouhey envoya de France une nouvelle Supérieure avec quelques Sœurs. Mais le diable avait si bien travaillé là-bas que les pauvres furent très mal reçues. On ne leur permit pas de faire leur apostolat. On les abandonna sans appui, et l'on disait d'elles beaucoup de mal, allant même jusqu'à les priver des sacrements. L'affaire alla très loin et ce fut une croix bien lourde pour la Mère Javouhey et pour ses filles fidèles.



70 Enfin le démon fut vaincu ; tout rentra dans l'ordre. Et la pauvre Sœur dont l'orgueil avait été cause de toute cette affaire, dut rentrer en France où elle finit tristement ses jours hors de sa famille religieuse. Comme l'écrivait alors un personnage important : « Beaucoup de bien aura été empêché, beaucoup de mal aura été fait... »

Il faut vraiment plaindre cette malheureuse... et demander souvent à la sainte Vierge de nous défendre contre le démon de l'orgueil.



71 On peut penser combien Mère Javouhey souffrit de cette triste aventure. Parlant de cette Sœur égarée, elle écrivait : « Oh ! la malheureuse, je lui pardonne tous les maux qu'elle a voulu me faire. Son orgueil sera son bourreau et la punira assez... » et elle ajoutait (car plusieurs avaient suivi la Sœur dans sa révolte) : « dites-leur bien qu'elles trouveront en moi la meilleure des mères, la plus tendre des amies... Je suis toujours prête à leur rendre tous les services possibles. Soyez modestes et charitables. Ne vous vengez que par des bienfaits. » La chère Mère parle comme le Bon Pasteur.



72 Et sachant que lorsqu'on est uni au Seigneur, on peut toujours faire sortir le bien du mal, elle veut que l'île Bourbon redevienne une fondation plus belle qu'avant. Elle y renvoie encore de nouvelles Sœurs pour que les œuvres puissent se développer. Elle recommande à la Supérieure la fermeté envers ses filles : « Ne soyez pas trop faible pour vos Sœurs, vous les rendriez malheureuses ensuite... Qu'elles soient fermes et courageuses, et non des femmelettes à qui il faut parler avec des gants. »



73 « Que tout marche rondement et du même pas. » C'est le courage, et c'est en même temps l'union des esprits et des cœurs, que la Mère recommande. Et c'est bien vrai qu'avec l'humilité, la vaillance et la charité, on peut venir à bout de toutes les ruses du démon, et accomplir dans la joie, malgré toutes les difficultés et même toutes les souffrances, la mission qu'on a reçue.

Pendant cet orage, la Mère Javouhey ne cessait pas de fonder des maisons.

Nous l'avons vu, on lui avait demandé d'envoyer des Sœurs aux Antilles et à la Guyanne, et elle l'avait fait.



74 A la Guadeloupe, on avait eu bien de la peine à démarrer. Enfin, après trois ans, tout marchait bien, lorsqu'une tornade d'une violence extrême renversa la moitié des maisons de Basse-Terre, faisant quatre cents morts, dont la Supérieure. Frappée à la tempe par un morceau de poutre, elle mit dix minutes à mourir, ne pensant qu'aux autres, s'inquiétant de ses Sœurs. Elle commença de dire cinq Pater et cinq Ave... mais les acheva au ciel.

Après, ce fut la fièvre jaune qui s'abattit sur la ville. La pauvre communauté si éprouvée songea alors à partir pour la Martinique.



75 Mais le gouverneur de la Guadeloupe vint les supplier de rester. Tout le bien qu'elles faisaient, qui le ferait si elles partaient ? La population, qui la soutiendrait ? Les petits enfants, qui les instruirait et leur ferait connaître le Bon Dieu ?

En dignes filles de la Mère Javouhey, les Sœurs de la Guadeloupe restèrent héroïquement dans ce poste si dur. Et pendant plusieurs années encore, elles endurèrent tous les sacrifices nécessaires pour que la mission continuât.



76 A la Guyane, les Sœurs de Saint Joseph avaient fondé deux établissements, l'un à Cayenne, l'autre à la Nouvelle-Angoulême, sur la rivière la Mana.

La Mère Javouhey avait hâte d'aller visiter elle-même ces colonies lointaines. En attendant, elle leur envoya une de ses sœurs, la Mère Marie-Thérèse. Celle-ci réconforta les Sœurs de la Guadeloupe et les installa dans une nouvelle maison plus agréable, située dans une meilleure région de l'île.

A la Martinique et en Guyane aussi, sa présence fortifia les Sœurs pour un travail toujours plus fécond.

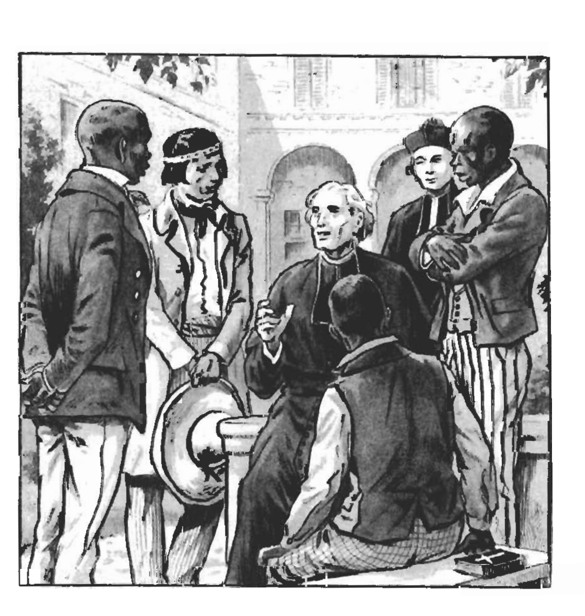




77 Bientôt ce furent Saint-Pierre et Miquelon, puis, dans l'Inde lointaine, Pondichéry, qui virent arriver les robes bleues des Sœurs de Saint Joseph de Cluny, tandis que les fondations du Sénégal se développaient de leur côté. La Mère Javouhey voulait qu'on y donnât aux jeunes Noires une formation intelligente et adaptée à leur tempérament. On leur apprenait à coudre, à faire la lessive, à tenir un ménage, à soigner une basse-cour; et on leur enseignait aussi la lecture, l'écriture et le calcul. Surtout, on les formait à bien vivre, dans la connaissance et l'amour du Seigneur.

78 La Mère Générale avait vu quel est le fond religieux de cette Afrique qu'elle aimait tant. Et elle se mit à désirer que ceux des petits Noirs qui en auraient la vocation, puissent devenir prêtres.

Elle fit tout pour réaliser ce projet, qui était alors une vraie nouveauté. Car si maintenant nous savons qu'il y a des prêtres et même des évêques, noirs ou jaunes, à l'époque de Mère Javouhey on n'imaginait même pas cela. Mais elle, la bonne Mère, ne doutait de rien.





79 Elle pensait que les meilleurs apôtres des Noirs seraient des prêtres noirs.

Elle fit donc venir jusqu'en France de jeunes Sénégalais, pour pouvoir leur faire donner la formation et l'instruction nécessaires. Plus tard, viendra aussi, dans ce Séminaire d'un nouveau genre, un jeune Indien Galibis, arrivé des forêts de la Guyane.

Malheureusement, ces jeunes gens eurent beaucoup à souffrir d'un climat si différent du leur. Bon nombre d'entre eux moururent en France, très chrétiennement d'ailleurs. Quelques-uns seulement purent aller jusqu'au sacerdoce.

80 Mais l'essentiel, c'était d'avoir lancé et fait adopter l'idée. Et en cela, Mère Javouhey fut un précurseur.

Tout en pensant à ses enfants d'Afrique, la chère Mère continuait ses fondations en France. Le Midi la vit bientôt arriver, et elle devint vite populaire à Carcassonne, où les jeunes filles guettaient son passage dans les rues pour lui demander des conseils. A Limoux, dans le même département, elle fonda un établissement dont elle prédit qu'il serait bientôt un des principaux de l'ordre. Ce qui se réalisa.





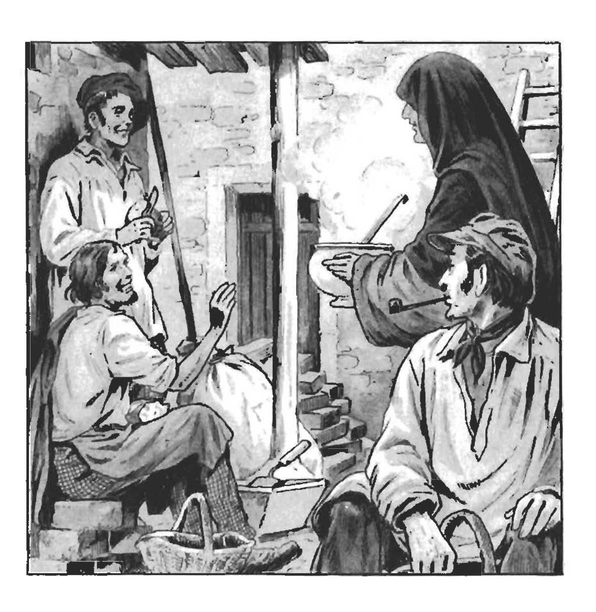
81 Ce fut au pensionnat de Limoux que Florence, ramenée d'Afrique par Mère Javouhey, acheva son éducation. Elle devint une jeune fille charmante, instruite et très bonne musicienne. Mais elle ne vécut pas longtemps. A dix-sept ans, dans un sourire, elle entra pour toujours à la Maison du Père.

La réputation de charité de Mère Javouhey était si grande, qu'on disait couramment : « charitable comme la Mère Javouhey ».

82 Un jour qu'elle était au jardin, elle voit qu'une des femmes qui y travaillaient était toute triste. Elle lui demande la cause de cette tristesse, et apprend que la brave femme doit depuis longtemps 6 francs qu'elle n'arrive pas à payer, malgré son travail acharné.

Mère Javouhey n'écoute que son cœur. Elle court à la communauté, se fait donner 6 francs et les rapporte bien vite à la femme.

Elle ne pouvait voir souffrir quelqu'un sans faire immédiatement quelque chose pour soulager cette souffrance.





83 Une autre fois, toujours à Limoux, une équipe d'ouvriers travaillait dur à réparer un bâtiment, et les Sœurs les aidaient de leur mieux. On avait commencé à 5 heures du matin. Il en était maintenant 9 ,et la fatigue se faisait sentir. Les ouvriers s'arrêtent, et tirent de leur musette un casse-croûte quelconque : pain, oignon, hareng. « Ah ! mais, dit la Mère Javouhey, les voyant manger ce maigre repas froid, il y a ici de la soupe toute fumante ! » Et aussitôt elle partage entre les maçons ravis la pleine soupière destinée aux Sœurs. Elle y ajoute encore le pain, le fromage et le vin.

84 Voyant cela, la bonne Sœur Rose, qui avait fait le repas, mi-joyeuse mi-fâchée, demande ce que mangeront les Sœurs, « car enfin, ajoute-t-elle, elles aussi ont bien travaillé ». Mais la chère Mère n'était jamais prise au dépourvu. « Donnez-moi vite quelques oignons, dit-elle, et je vais refaire de la soupe pour le déjeuner des Sœurs ».

Elle ne voulait pas qu'on laisse jamais repartir un pauvre sans l'aider. Et si cela arrivait, dès qu'elle l'apprenait, elle envoyait une Sœur courir après le malheureux pour lui donner quelque chose.





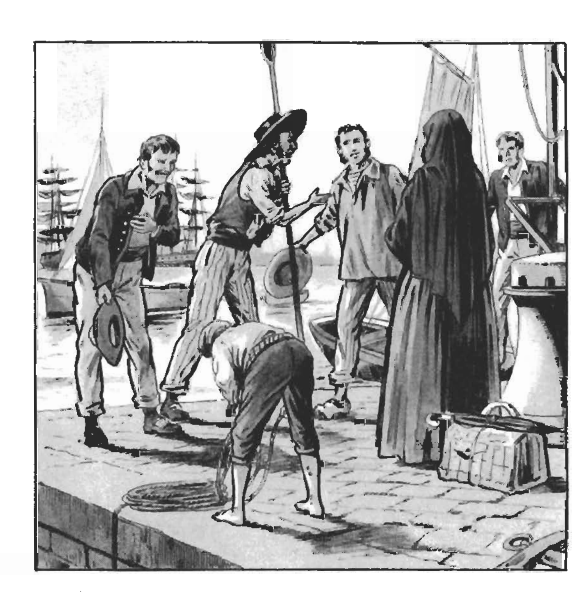
85 Elle aimait tant tous ses semblables que même ceux qui avaient perdu la raison, les pauvres fous, la reconnaissaient bien. Ils riaient quand elle arrivait, et pleuraient quand elle partait. Elle les faisait manger elle-même, calmait ceux qui étaient furieux et guettait la moindre lueur d'intelligence pour les aider à se tourner vers Dieu.

A Alençon, elle réussira de même par sa bonté et son amour, à calmer des fous furieux, qu'on avait laissés depuis plusieurs années dans le plus grand abandon.

86 Plusieurs ne portaient plus aucun vêtement depuis deux et trois ans. Ils avaient des barbes qui leur descendaient jusqu'à la moitié de la poitrine, et se nichaient dans la paille comme des chiens. Personne n'osait s'en approcher, on leur jetait la nourriture par un guichet.

En trois jours, Mère Javouhey réussit à les calmer, à les nettoyer, à les habiller, à leur couper la barbe. « De loups furieux, ils étaient devenus des agneaux », écrit-elle. Et ils purent bientôt aller travailler au jardin.





87 Ainsi, Mère Javouhey ne répugnait à rien, ou plutôt, son amour lui faisait dominer toutes les répugnances de la nature. Voyait-elle une novice, une jeune Sœur hésiter devant une tâche plus pénible, vite elle mettait le tablier et faisait avec le sourire tout ce qu'il y avait à faire.

C'était bien la meilleure leçon qu'elle pût donner à ses filles.

Elle leur apprenait aussi la pauvreté en la pratiquant elle-même, et l'on conserve à Limoux une petite gamelle en étain, très ordinaire, dans laquelle elle mangeait sa soupe, comme les pauvres.

88 Et pourtant, elle était déjà connue et vénérée, non seulement en France, mais dans les cinq parties du monde où elle avait envoyé ses filles.

Cela ne lui tournait pas la tête. Et elle se plaisait davantage avec les gens simples. A Brest, par exemple, elle était toute contente de voir les mariniers se disputer gentiment le plaisir de la passer à l'autre bord. « A moi, ma chère Mère, criaient-ils tous, c'est à moi de vous passer aujourd'hui ! »

Mais toute cette activité de France ne lui faisait pas oublier ses préférés : les Noirs.



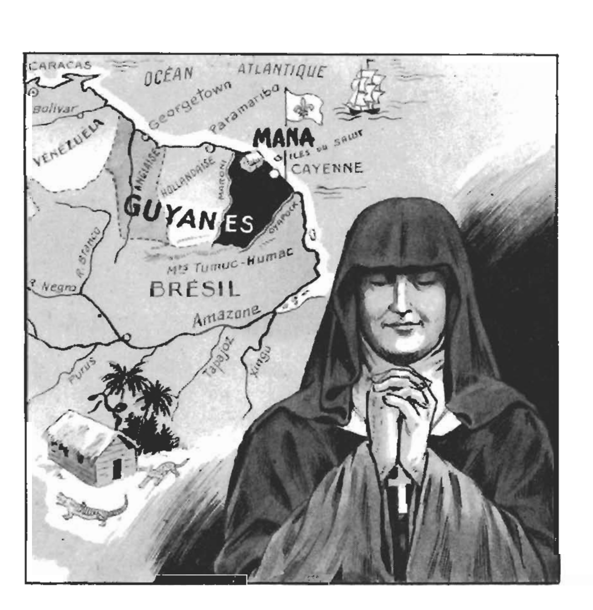
89 Avant de repartir vers eux, elle voulut d'abord remplir un devoir filial. Son vieux papa vieillissait tout seul à Chamblanc, depuis que maman Javouhey était retournée au Bon Dieu. Il avait tout donné, ses filles et ses biens. Il était vraiment le co-fondateur de l'Institut. La Mère Générale décida donc la fondation d'une petite communauté dans son village, qui aurait pour tâche de soigner son vieux père et de faire l'école aux petits enfants de Chamblanc. Ainsi, après bien des années, ses filles allaient continuer ce que, toute jeune, elle avait commencé dans son pays.



90 Nous sommes en 1828. La Mère Javouhey va reprendre la mer. Le Gouvernement lui demande de travailler à la colonisation des territoires de la Mana, en Guyane.

Les choses allaient mal, là-bas. Les colons envoyés de France et de l'étranger pour accroître la production de cette colonie, ne réussissaient pas. Le désordre régnait en maître, et l'administration française était bien soucieuse de cette situation.

Pourtant, il y avait là des terrains fertiles et des ressources certaines. Mais on avait manqué d'un vrai chef.



91 Ce chef, ce sera la Mère Javouhey, une simple femme, mais douée d'une grande énergie et surtout animée par un grand amour.

La Mère Générale pria et réfléchit avant d'accepter une pareille responsabilité. Elle vit plus clair ensuite, le Saint Esprit aidant.

Elle pensait toujours d'abord aux plus malheureux. Or, il y avait en France (conséquence de toutes les guerres du Premier Empire) beaucoup d'orphelins qui remplissaient les hospices. Mère Javouhey se dit qu'on pourrait les élever là-bas, où ils trouveraient ensuite un travail assuré.



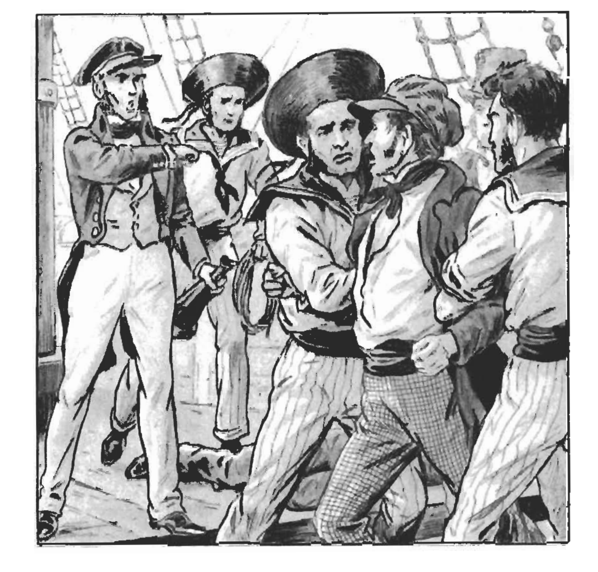
92 Son projet fut accepté par les autorités françaises et elle put préparer le départ. Ce n'était plus une simple petite fondation, mais une organisation énorme. A côté des Sœurs, il lui fallait emmener des cultivateurs, des maçons, des charpentiers, et bien d'autres corps de métiers.

Le Gouvernement devait mettre à sa disposition, sur place, « 50 excellents Noirs qui sont acclimatés au pays, pour les gros travaux ». Et la chère Mère ajoutait avec joie : « Tout ceci pour nos chers Africains qui naîtront à la liberté du sein de l'esclavage ».



93 On voit que son idée dominante était toujours le sort des pauvres Noirs, arrachés de leur Afrique et amenés en Amérique pour y être vendus comme esclaves. Elle ne rêvait que leur liberté.

Le 26 juin 1828, elle s'embarque sur le vaisseau « La Ménagère » avec les Sœurs qu'elle emmenait. Elles étaient 36. La Mère ne leur cachait pas la vérité : « Allons, mes enfants, je vous mène en purgatoire », leur dit-elle au moment du départ... Mais elle ajoute aussitôt : « Courage, c'est l'œuvre de Dieu que nous faisons ».



94 Tout le personnel nécessaire à la colonie embarqua à bord de « La Bretonne ». Et le long voyage commença.

Sur « La Bretonne », il y eut des ennuis pendant la traversée, et le capitaine voulut mettre aux fers plusieurs de ses passagers. La chère Mère, avertie sur son bateau, plaida la cause des coupables et n'accepta pas cette punition qu'on voulait leur infliger.

Mécontent, le capitaine, qui devait faire tout le parcours de concert avec « La Ménagère », éloigna exprès son bâtiment et prit un autre chemin.



95 Enfin, le 10 août, « La Ménagère » arrivait à Cayenne. « La Bretonne » y parvint seulement dix jours après. On commençait à être inquiet sur le sort de ce deuxième bateau.

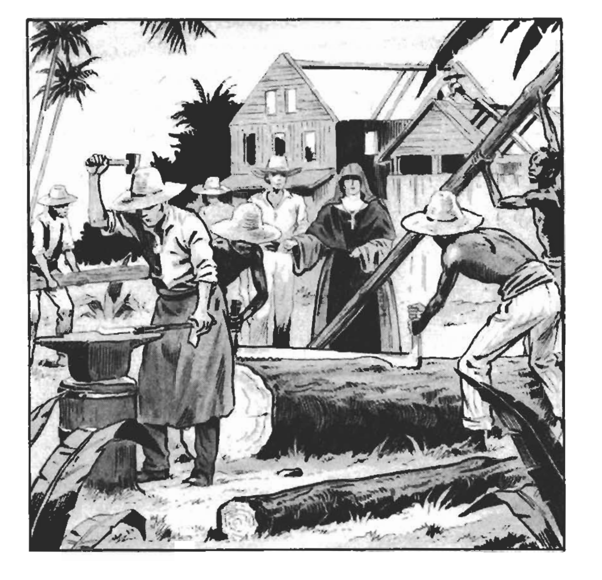
C'était la première fois que Mère Javouhey mettait le pied sur le sol de la Guyane. Mais sa réputation l'avait précédée. Aussi fut-elle reçue avec enthousiasme. Les autorités lui témoignèrent une grande déférence. Mais surtout, les petites gens, les pauvres, les Noirs, qui avaient entendu vanter sa bonté, s'attachaient à elle et auraient voulu ne plus la quitter.



96 Certes, cela lui faisait bien plaisir, car elle pensait que le Bon Dieu se trouvait honoré en elle par tous ces pauvres gens.

Mais elle avait hâte de commencer l'œuvre pour laquelle elle était venue de si loin. Les territoires de la Mana l'appelaient; elle pressait toutes les démarches pour s'y rendre sans retard.

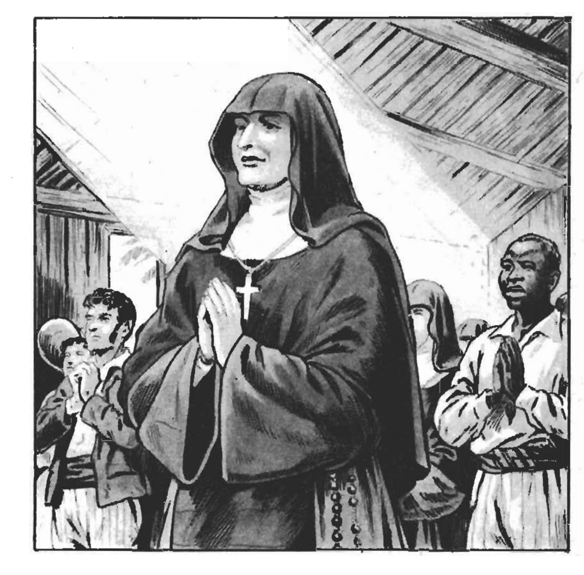
Dès la fin du mois d'août, elle y arrivait. Il y avait de la ressource dans la terre très fertile, des richesses en fruits, en arbres, en bois précieux. Mais tout cela était à l'abandon et avait bien besoin d'être repris en main.



97 En voyant toute cette brousse dont il fallait faire une belle colonie, elle se sent un grand courage et se met à l'œuvre avec entrain.

En un temps record, elle installe tout son monde dans les meilleures conditions possibles. Les scieurs de long, les charpentiers, les forgerons travaillent ferme; et bientôt des bâtiments s'élèvent, pratiques et solides, faits de ces beaux bois dont la forêt est pleine.

Peu après l'arrivée à Mana, on peut chanter la grand'messe dans une chapelle toute neuve.



98 Dans ces solitudes si propres à élever l'âme, Mère Javouhey organise la vie de toute cette grande famille dont elle est à la fois le chef respecté et la mère très aimée.

Tout le monde : religieuses, colons, Noirs, se lève en même temps, prie en même temps, travaille en même temps.

La Mère n'oublie pas sa mission d'éducatrice. Aussi organise-t-elle des classes pour les enfants des colons et pour les petits Noirs.



99 Elle pense aussi aux malades, et installe un petit hôpital où ils seront bien soignés par les Sœurs.

En même temps, elle développe sans cesse la culture, l'élevage. Les Noirs amenés de Cayenne défrichent le terrain toujours un peu plus avant. Dans les immenses prairies, le troupeau s'accroît.

Infatigable, la Mère a l'œil à tout, stimule et encourage sur tous les chantiers. Après être allée voir tour à tour les menuisiers, les ébénistes, les tourneurs, les sabotiers, les scieurs de long, les forgerons, elle passe aux cultivateurs. Et à la fin de sa tournée, elle sème et plante elle-même riz, maïs, haricots, manioc.



100 Elle fait tout cela, dit-elle, « en racontant des histoires, ou chantant des cantiques ».

Dans ses lettres, Mère Javouhey se déclare très contente du bon esprit qui règne à Mana, et elle ajoute : « Que de personnes malheureuses en France trouveraient ici une existence paisible, heureuse, chrétienne. »

On voit que la pensée des malheureux la hante toujours. Elle voudrait tant donner du bonheur, le vrai bonheur, partout où elle passe.

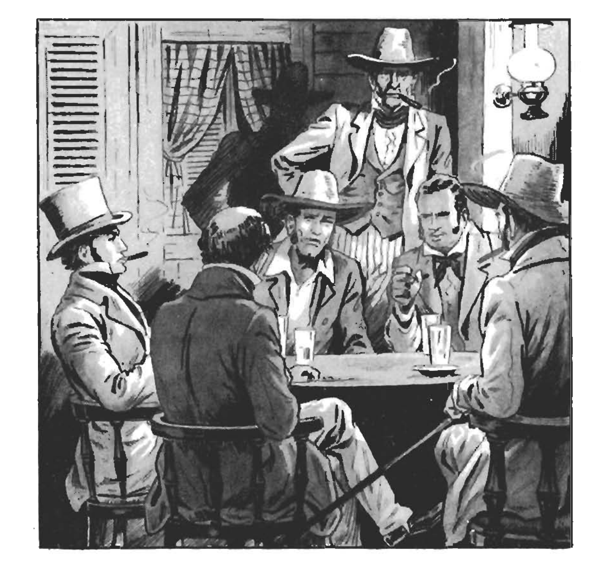
Et c'est bien ce qu'elle fit pendant toute sa vie.



101 C'est dans ce désir de faire plaisir, que voyant Mana bien organisée, elle songea à aller visiter les fondations de la Martinique et de la Guadeloupe.

On devine la joie de ses filles en la voyant arriver après une si longue séparation ! Elle resta deux mois aux Antilles, se partageant entre les deux colonies.

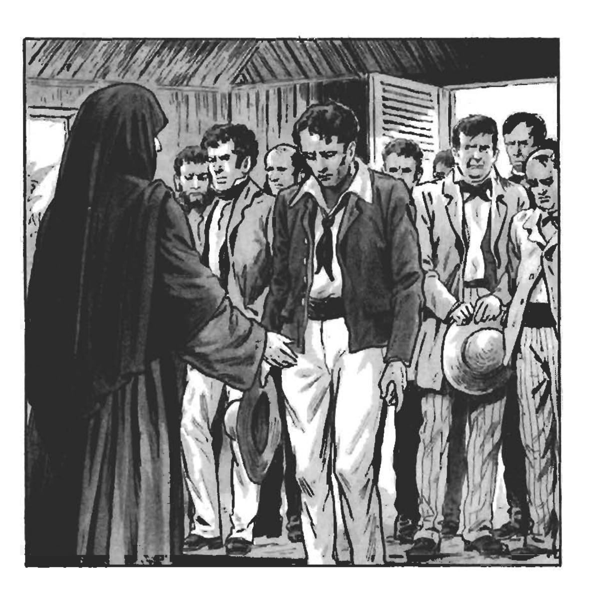
C'est là qu'elle apprit un jour la mort de son vieux père. Comme sa maman, il mourait loin d'elle, sans qu'elle ait pu le revoir.



102 Mais elle savait qu'il avait bien rempli sa vie; elle était sûre du bon accueil que le Seigneur lui avait fait. Et cela la consolait dans son grand chagrin.

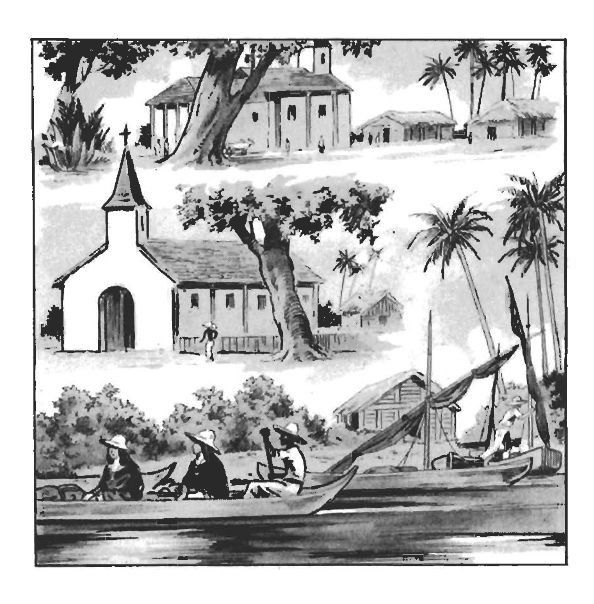
Elle revint donc à Mana où, comme toujours, le démon avait profité de son absence. Il avait soufflé un vent d'envie parmi les planteurs de Cayenne, qui ne pouvaient supporter de voir réussir une femme là où ils avaient échoué.

Surtout, ils se rendaient compte que l'idée de la libération des Noirs avançait dans les esprits.



103 Ils savaient combien Mère Javouhey travaillait pour cela. Et eux, égoïstes et inhumains, ne voulaient pas de cette libération qui les priverait de leurs esclaves.

Travaillant en dessous, ils avaient réussi à semer le mécontentement chez quelques-uns des jeunes colons de Mana. Dix d'entre eux, au retour de la Mère, lui annoncèrent qu'ils désiraient s'en aller. Ils avaient signé un contrat qui les obligeait à rester trois ans. Mais la Mère ne voulut pas les forcer et leur rendit tout de suite leur liberté.



104 Elle pensait toujours à son projet d'amener à Mana des orphelins qui pourraient ensuite s'y établir favorablement. Mais le Gouvernement préféra qu'on attende encore.

Pendant ce temps, l'établissement se développait sans cesse. Sur les bords même de la rivière, il y eut bientôt le port Saint-Joseph. En arrière, toujours sur la Mana mais davantage dans les terres, se trouvait un second noyau.

Le troisième enfin avait pour intérêt principal les bois et les troupeaux. Des églises s'élevaient dans les différents quartiers de la colonie.





105 Ce qui semblait le plus dur aux Sœurs, c'était de n'avoir pas toujours un prêtre pour consacrer l'Hostie et leur donner Jésus. Aussi, quand elles apprenaient qu'un Père passait dans la région, fût-ce à 40 ou 50 km., elles se mettaient en route malgré tous les dangers, dans l'espoir d'arriver à temps pour le rencontrer.

Elles avaient tant besoin, dans leur vie si pénible, de rester fortement unies au Christ ! Un jour, une Sœur tomba gravement malade. On vit qu'elle allait mourir. Et pas de prêtre !

106 Tout le monde était bien désolé. Mais la mourante rassura elle-même la chère Mère et la communauté : « Ma Mère, mes Sœurs, ne vous faites pas de peine à mon sujet : grâce à Dieu, je n'ai rien qui puisse me causer de l'inquiétude; ma conscience est en paix, et je mets toute ma confiance dans Celui pour l'amour de qui je suis venue ici par obéissance ».

Et elle mourut bien paisiblement, faisant à Dieu son dernier sacrifice : celui de ne pouvoir se confesser ni communier.





107 C'est vers ce moment qu'on trouva un jour, dans les territoires de la colonie, une vingtaine d'esclaves noirs qui s'étaient enfuis de chez leurs maîtres depuis longtemps déjà et qui vivaient dans les bois, traqués par la police.

Ils avaient entendu parler de la chère Mère, et se réfugièrent sous sa protection. D'après la loi, ils devaient subir le fouet pour s'être enfuis. Emue de leur misère, Mère Javouhey se jura de les sauver.

Elle partit aussitôt pour Cayenne, à pied.

Là, elle alla voir toutes les autorités.

108 La loi était la loi. Mais elle fit tant et si bien, elle plaida avec tant d'ardeur la cause des malheureux, qu'elle obtint ce qu'elle voulait. Elle offrit de les racheter elle-même au prix qu'on voudrait, s'engageant à les libérer au bout d'un certain temps.

On se laissa convaincre. Et elle revint à Mana joyeuse, ayant agrandi sa famille de ces vingt nouveaux enfants, qui ne savaient comment lui témoigner leur reconnaissance et leur affection. En une autre occasion, elle acheta encore d'autres esclaves, et en eut bientôt trente-deux.



109 Sept de ces derniers avaient une bien triste histoire. Esclaves d'un maître particulièrement cruel, ils étaient continuellement maltraités. Un jour, leur propriétaire, trouvant que l'un d'eux ne travaillait pas assez vite, se mit dans une grande colère et voulut faire un exemple pour effrayer ses camarades.

Cet homme (qui n'en mérite même pas le nom) fit allumer du feu, puis il obligea les Noirs à enduire leur frère d'huile et de matière grasse, et le fit exposer ensuite à la flamme, en commençant par les pieds, sous les yeux des malheureux horrifiés.



110 Le pauvre Noir mourut complètement carbonisé.

Mais s'étant ressaisis, les autres coururent déposer une plainte chez le Gouverneur de Cayenne. Celui-ci était bien ennuyé et craignait que le maître cruel ne se vengeât de cette démarche. Justement, la Mère Javouhey était à Cayenne. Le Gouverneur lui raconta les faits. Elle n'hésita pas. N'écoutant que son cœur, et bien qu'elle fût pauvre, elle racheta immédiatement les sept Noirs pour les rendre enfin heureux, et les emmena vite à Mana.

Parmi eux se trouvait une vieille femme qui, à peine arrivée, tomba malade à la suite des mauvais traitements subis.



111 La malheureuse se lamentait d'être à charge : « Ah ! ma chère Mère, disait-elle, vous avez tant dépensé pour m'acheter ! Et moi je vais mourir sans avoir pu vous dédommager de tout ce que vous avez fait pour moi ! »

Mais la bonne Mère la rassura, l'entoura de tendresse et l'aida à bien mourir.

Elle était trop contente d'avoir pu adoucir les derniers jours de la pauvre esclave noire, et trouvait n'avoir pas payé trop cher cette belle occasion de charité.



112 Heureusement d'ailleurs que la Mère Javouhey avait de bons Noirs pour l'aider, car les colons amenés de France se lassaient de cette vie un peu dure pour eux, surtout à cause du climat. Il leur manquait surtout cette belle flamme de l'enthousiasme pour leur mission qui permettait aux religieuses de « tenir » malgré tout.

Pendant ce temps, en France, c'était à nouveau la Révolution (1830). Et le Gouvernement n'aidait plus guère la lointaine colonie de Mana.

On recommença à connaître la vraie pauvreté.



113 La chère Mère y était habituée. Elle en avait déjà tant vu pendant sa vie ! Mais elle souffrait de voir ses Sœurs, surtout les jeunes, privées du nécessaire, et on la trouva un jour dans sa chambre, pleurant à cause de cela.

Quand il fallait se mettre à table devant les maigres rations, elle prétendait toujours n'avoir pas faim, pour pouvoir laisser sa part aux autres.

Et les planteurs de Cayenne profitaient de ces mauvais moments pour renouveler leurs attaques et essayer par tous les moyens de lui faire du tort.



114 Plus que jamais, Mère Javouhey se confiait en Dieu et continuait son œuvre, l'âme en paix. Elle écrivait : « La croix est plantée sur tous les chemins par où passent les serviteurs de Dieu, je me réjouis d'être de ce nombre... »

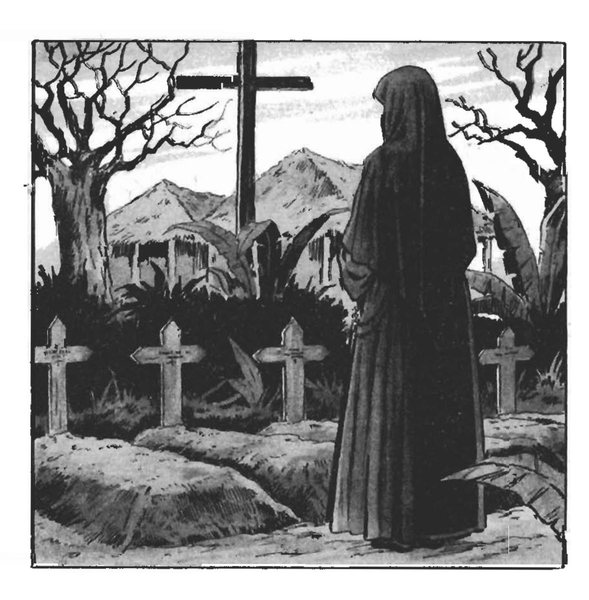
Elle voyait les hommes changer. Ceux qui l'avaient comprise étaient remplacés au Gouvernement par d'autres qui ne la connaissaient pas.

Elle restait calme et aimait à répéter : « Dieu seul ne change pas ».



115 Les événements de France l'inquiétaient. Et voici que le navire « La Bretonne » sombra au cours d'un de ses voyages. Ce fut une grosse perte pour Mana, car il transportait, outre le courrier, des marchandises que Mère Javouhey envoyait en France.

Décidément, tout s'en mêlait. Et, les trois ans de contrat achevés, les colons reprenaient tous leur liberté. La Mère Javouhey ne gardait, outre la communauté, que les 32 Noirs qu'elle avait rachetés.



116 Au Sénégal, cinq Sœurs mouraient à la fois de la fièvre jaune, tandis qu'à Mana, les déceptions et difficultés se multipliaient.

La Mère le sent vivement : « Le diable s'est mêlé de tout cela pour me faire des croix », écrit-elle. Mais elle ajoute aussitôt : « Avec la grâce de Dieu, je crois en avoir tiré mon profit. »

Ainsi, rien ne l'abattait; de toutes les épreuves, elle faisait un tremplin pour monter toujours plus haut.



117 L'arrivée d'un saint prêtre qui venait de France pour se consacrer à l'œuvre de Mana, permit enfin à Mère Javouhey d'envisager son retour dans la Métropole, où l'on avait bien besoin d'elle.

Mais avant de quitter la Guyane, après ce premier et long séjour, il lui restait une bonne œuvre à accomplir.

Bien des fois, lors de ses voyages à Cayenne, elle s'était intéressée au sort des malheureux lépreux. Ceux de la Guyane avaient été parqués dans les îles du Salut, pour les isoler des habitants.



118 Là, ils étaient à peu près abandonnés, mal logés, subissant, outre leur terrible maladie, bien des privations.

De plus, l'air salin ne leur convenait pas du tout et les faisait souffrir davantage de leurs plaies.

La Mère Javouhey allait les voir, les pansait, les consolait et leur donnait des vêtements qu'elle avait faits elle-même pour eux.

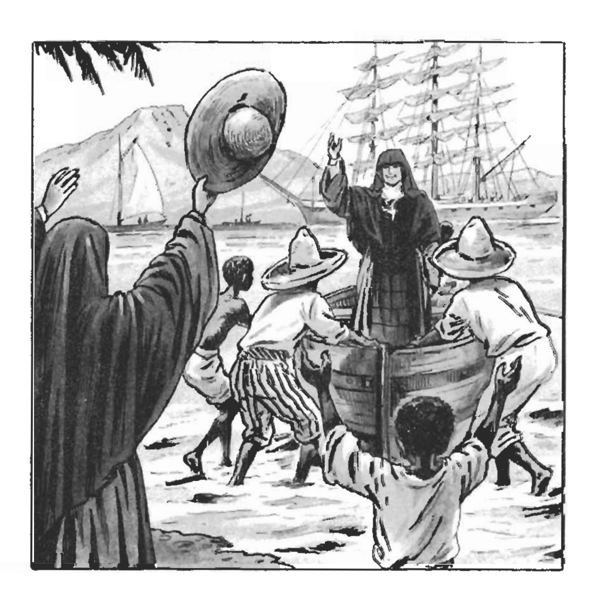
Mais cela ne suffisait pas encore à son cœur.

Elle avait résolu de les amener à l'Acarouany, non loin de Mana.



119 Pendant trois ans, sans se lasser, elle répéta sa demande à l'Administration. Enfin elle obtint satisfaction ; les lépreux furent transférés à l'Acarouany, au nombre d'environ 80.

La Mère les installa, fit faire de belles plantations et des allées pour qu'ils aient de l'ombre. Ils trouvèrent en abondance de l'eau fraîche dont ils avaient été tant privés dans leurs îles. Et surtout, dans les Sœurs de Saint Joseph, ils eurent les plus dévouées des infirmières. Les Sœurs se disputaient l'honneur de soigner ces malheureux.



120 Mère Javouhey peut alors revenir en France.

Elle passe par les Antilles pour visiter les maisons de la Martinique et de la Guadeloupe, et elle y reçoit un accueil enthousiaste qui contrarie sa modestie.

Et le 15 août 1833, elle arrive enfin à Brest, d'où elle était partie plus de cinq ans auparavant. Elle retrouve la Congrégation calme et unie, ayant traversé la bourrasque révolutionnaire sans dommages.



121 Elle entreprend une tournée générale de toutes les maisons. On devine la joie que sa visite procure partout.

A Paris où elle rendit compte au Ministère de l'œuvre qui lui avait été confiée en Guyane, elle fut reçue avec les témoignages de la plus grande estime.

On profita de son passage pour refaire les élections dans la Congrégation. Naturellement, elle fut réélue Supérieure Générale à l'unanimité des voix, sauf une, la sienne.



122 Ces élections se firent à Cluny. Et aussitôt après, la Mère Générale se rend à Chamblanc. Elle a hâte de revoir son village, et surtout d'aller prier sur la tombe de son cher papa.

Tous ses anciens amis, tous ceux qu'elle entraînait déjà dans les jeux au temps de son enfance, voulaient l'avoir chez eux. Elle dut s'arrêter ainsi dans toutes les maisons. On la faisait raconter ses voyages, et elle était si intéressante que tous étaient suspendus à ses lèvres.



123 « Comment faut-il vous appeler ? » demandaient certains qui ne savaient comment dire à leur ancienne camarade. « Mais, Nanette, répondait-elle. Ne suis-je pas toujours votre Nanette d'autrefois, qui n'a pas cessé de penser à vous tous et de vous aimer ? »

Tout le monde était ravi qu'elle soit restée si simple. A l'église, on lui avait préparé un prie-Dieu à la place d'honneur. Mais elle préféra aller se mettre tout simplement dans le banc qu'elle occupait autrefois avec ses parents.



124 Après avoir visité toutes ses maisons, la chère Mère se fixa à Paris, où elle avait à régler bien des choses avec l'Administration des Colonies.

A cette époque, on s'occupait beaucoup de l'abolition de l'esclavage. Déjà, on libérait les Noirs qu'on trouvait sur les bateaux des négriers (on appelait négriers les gens sans cœur qui faisaient commerce des pauvres nègres) quand on pouvait saisir ces bateaux.

Mais ces malheureux, encore à l'état sauvage et rendus souvent méchants, constituaient un danger.



125 On le comprenait bien au Ministère et on s'en inquiétait. C'est alors qu'on pensa à Mana. On connaissait le dévouement de Mère Javouhey pour les pauvres esclaves. On pensa qu'elle seule était capable d'éduquer ces Noirs, de leur faire faire peu à peu l'apprentissage de leur liberté, et de les rendre aptes à une vie digne et honnête.

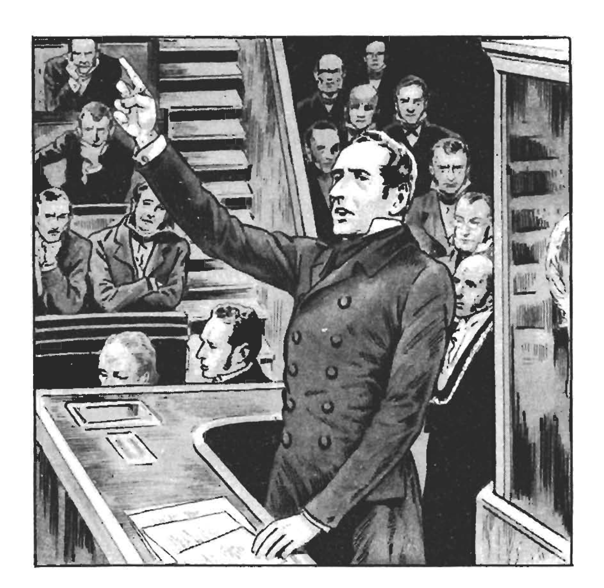
Les Conseillers de Cayenne voyaient ce projet d'un très mauvais œil, car ils sentaient qu'ils y perdraient beaucoup en influence — et aussi en intérêt financier.



126 Mais on passa par-dessus leur avis et on demanda à Mère Javouhey si elle acceptait de se charger de cette tâche difficile entre toutes.

La chère Mère avait rêvé faire de Mana un territoire pour les petits orphelins français. A la place, on lui offrait ces grands enfants difficiles qu'allaient être les Noirs en voie de libération. Mais son cœur n'avait-il pas toujours battu pour eux, depuis la lointaine vision de sa jeunesse ? ·

Ayant beaucoup prié pour connaître la volonté du Bon Dieu, elle accepta.



127 Dans les milieux officiels, on ne cachait pas son admiration pour la fondatrice. Des rapports élogieux étaient faits sur elle par des hommes comme Lamartine, qui plusieurs fois prit sa défense contre ceux qui l'attaquaient injustement.

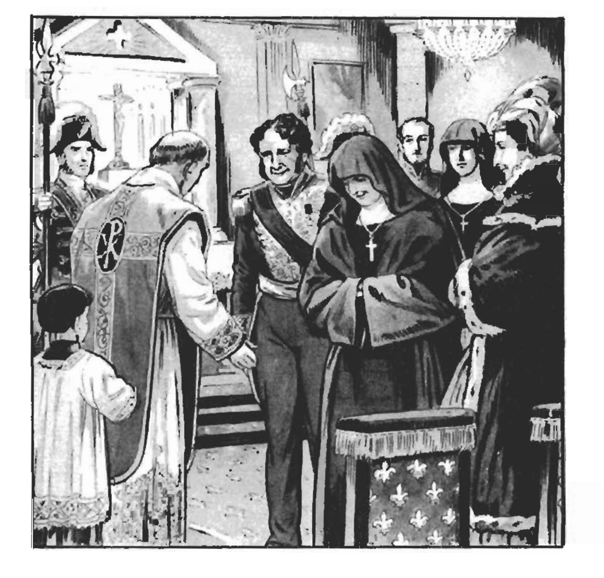
On parlait d'elle et de son œuvre à la Chambre des Députés.

Le roi Louis-Philippe voulut lui donner personnellement les conseils nécessaires avant son départ. Pendant la dernière semaine qu'elle passa à Paris, elle fut appelée tous les jours chez lui, aux Tuileries.



128 Il lui faisait exposer ses plans en vue de l'émancipation future des Noirs, s'inquiétait de l'opposition des colons esclavagistes de Cayenne, cherchait avec elle la meilleure manière de s'y prendre.

Emerveillé du génie qu'il constatait en cette humble religieuse, il s'écria un jour devant son entourage : « Madame Javouhey ! mais c'est un grand homme ! » Il ne pouvait lui rendre meilleur hommage. Toute la famille royale partageait cette opinion.



129 La veille du départ de Mère Javouhey, le Roi fit célébrer une messe dans sa chapelle particulière pour lui obtenir un bon voyage. Il y assista lui-même avec la Reine Marie-Amélie, les princesses et toute sa famille, et y invita la Mère Générale avec sa secrétaire, la Sœur Bathilde.

Tous ces honneurs, s'ils faisaient plaisir à la Mère, ne lui laissaient pas oublier les difficultés énormes qui l'attendaient à Mana. Déjà en France, elles s'étaient accrues depuis quelque temps.



130 Le diable s'agitait désespérement en effet contre cette grande Servante du Seigneur, et il lui créait des ennuis de bien des côtés.

Son départ pour Mana plaisait aux uns et déplaisait aux autres. Des nuages noirs s'amoncelaient sur son cher Institut; l'orage grondait. Ses pauvres Sœurs étaient bien inquiètes de la voir s'éloigner de France à ce moment.

Mais elle, ayant prié beaucoup et demandé conseil, partait paisible, assurée de faire la volonté du Bon Dieu.



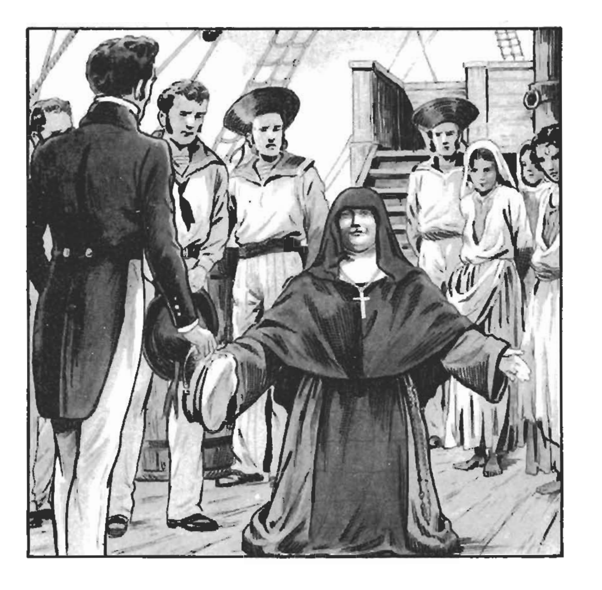
131 La voilà enfin en route vers Brest. Le bateau l'attend, prêt à partir et comptant profiter d'un vent favorable. Elle n'arrive pas. On s'inquiète. Enfin la voici, avec plusieurs jours de retard : elle avait eu un accident de voiture où elle s'était trouvée blessée et obligée de s'arrêter à Morlaix pour s'y faire soigner.

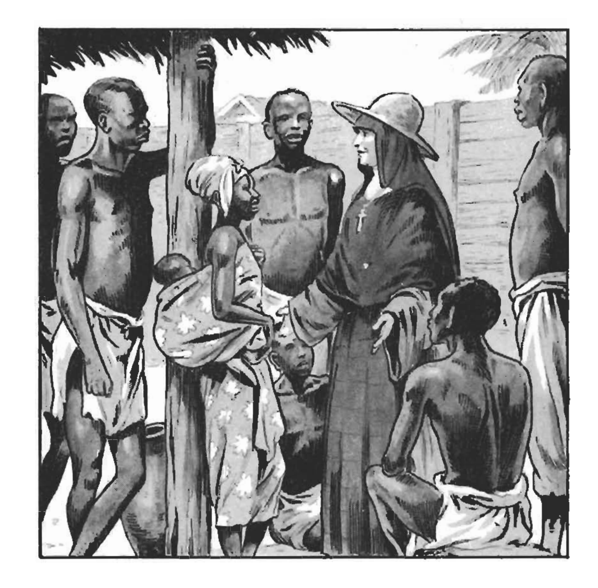
Elle embarque aussitôt. Et l'on part. Voyage très pénible. La chère Mère a maintenant 56 ans. Le mal de mer la fait beaucoup souffrir. Enfin, voilà le navire à Saint-Louis du Sénégal. La barre est très mauvaise et dangereuse à passer.



132 Cela n'arrête pas Mère Javouhey qui veut aller à terre embrasser ses filles. Elle en profite pour racheter six jeunes Musulmanes qu'elle veut emmener à Mana dans la pensée qu'elles pourront épouser des Noirs.

Les heures passent vite. Il faut retourner au navire qui lance ses appels. On monte dans la chaloupe. Mais les conducteurs de celle-ci se sont disputés avec les marins. Ils sont furieux, ne surveillent pas leurs gestes. La barre est plus difficile à passer qu'à l'aller. La chaloupe manque de se retourner.





133 Un grand moment d'angoisse. Enfin le danger est passé; on atteint le navire.

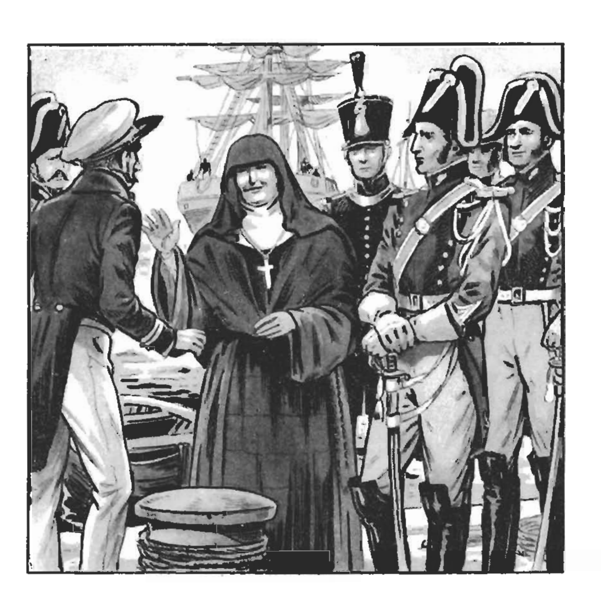
Dès qu'elle est sur le pont, la Mère Javouhey tombe à genoux devant tout l'équipage. Elle remercie Dieu avec une telle ferveur, qu'elle est saisie comme d'une sorte d'extase.

Tous les passagers la considèrent avec respect, mais elle ne voit plus personne; elle est comme perdue en Dieu. Au bout d'un long moment, il faut la rappeler à elle.

134 Voici maintenant Cayenne, où l'attend cette œuvre magnifique de la libération des Noirs de la Guyane. Avec quelle joie elle salue cette terre où elle a déjà tant souffert et tant aimé !

Tout de suite elle s'occupe de ses chers Africains. Les esclaves qu'on avait enlevés aux bateaux négriers avaient été rassemblés dans des sortes de camps, et on les employait à des travaux d'utilité publique; ils étaient encore durement traités, et souvent fouettés.

Mère Javouhey alla les voir. Elle les conquit par son air bon et franc, ses paroles pleines de charité. Tous, ils demandèrent à partir immédiatement pour Mana.





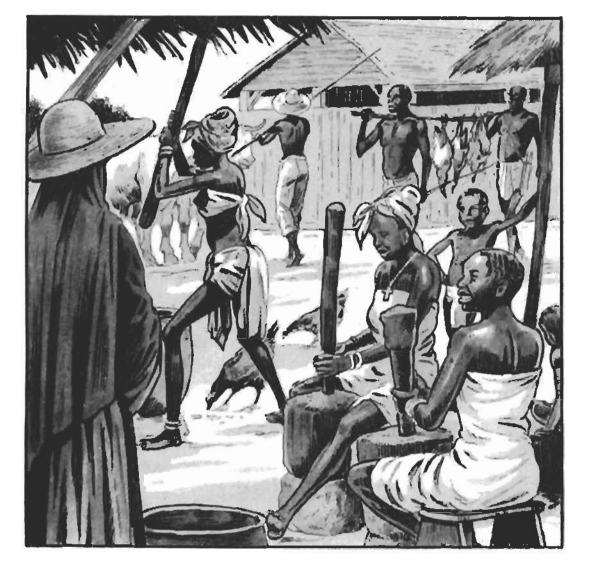
135 La Mère en prit d'abord cinquante, qui allaient travailler avec elle aux constructions nécessaires. Puis, à mesure que Mana pouvait en prendre davantage, elle en fit venir. Au bout d'un an, elle en avait reçu près de 500.

Il y avait évidemment de tout dans ces convois; bien des Noirs étaient devenus de tristes individus dont on pouvait tout craindre. Le capitaine du bateau qui les amenait à Mana voulait qu'on lui donne des gendarmes. Mais la Mère l'en dissuada pour ne pas faire croire qu'on avait peur.

136 Au contraire, elle confia tout le détachement à une jeune Sœur. Et le voyage se fit sans aucun incident.

Quand elle se vit au milieu de tous ces malheureux anciens esclaves, qui étaient alors comme le rebut de l'humanité, la Mère Javouhey sentit sa joie grandir démesurément.

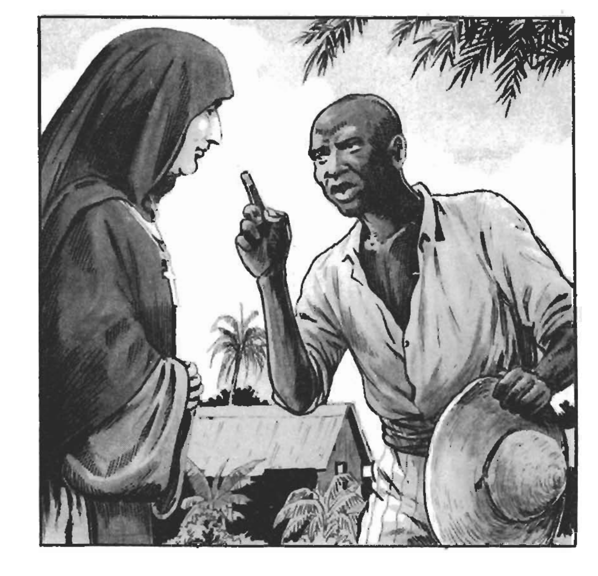
Elle remercia une fois de plus le Seigneur qui avait bien voulu l'appeler, elle, pauvre femme, à une telle mission. Et elle se mit à l'œuvre avec un courage tout neuf.



137 Elle écrit en France : « Tous les Noirs voudraient nous suivre en même temps... si vous voyiez leur dénuement, leur joie de sortir de l'esclavage ! Nous avons 111 enfants, 200 femmes et 200 hommes... »

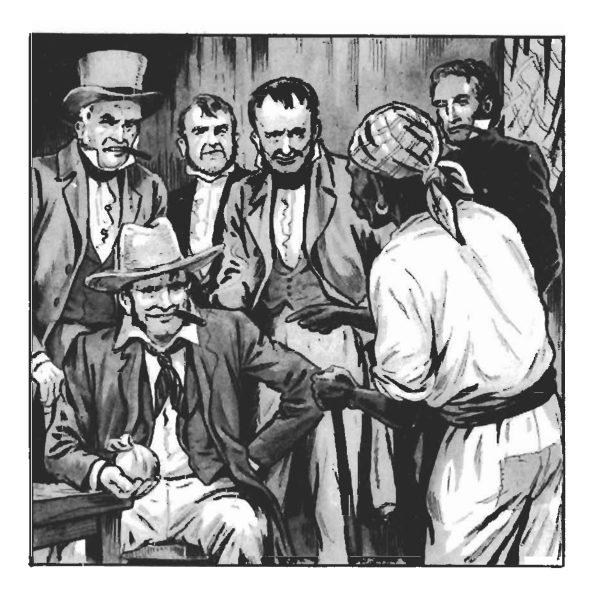
Et peu de temps après, la colonie s'augmentait encore. Avec 600 Noirs, Mère Javouhey écrivait qu'elle avait moins de mal qu'avec 12 des anciens colons.

Les terres se défrichaient. On vivait des récoltes, de la chasse et de la pêche. Tout le monde était heureux... sauf quelqu'un évidemment, qui ne peut être heureux quand tout va bien : le démon.



138 Il créait sans cesse des ennuis du côté des planteurs de Cayenne. Ceux-ci devinrent si jaloux, si envieux et si furieux à l'égard de la chère Mère, qu'ils allèrent jusqu'à organiser un attentat contre elle.

La Mère eut à se rendre, par la rivière Mana, chez ses chers lépreux de l'Acarouany. Sa visite, comme toujours, leur apporta une grande joie. Mais voici qu'au moment de repartir, un de ses Noirs vint lui dire de ne pas monter dans la barque, car on voulait la noyer.



139 Il avait appris que l'homme qui dirigeait l'embarcation avait accepté, contre une somme d'argent des planteurs, de faire chavirer la barque en heurtant les basses branches des arbres. A la faveur de la nuit, les rameurs pourraient aisément s'accrocher à ces branches et se sauver par la forêt, mais la Mère, elle, ne le pourrait pas et coulerait.

Le Noir qui avait surpris le complot la suppliait d'attendre au moins le jour pour partir.

Mais elle avait pris sa décision. Se confiant à Dieu, elle monta donc dans la barque.



140 Nuit d'angoisse, on peut bien le penser. Le traître naviguait sans cesse d'une rive à l'autre, espérant produire le choc nécessaire. Plusieurs fois, Mère Javouhey crut que sa dernière heure était arrivée. Calme, maîtresse d'elle-même, elle ne disait pas un mot, mais priait intensément.

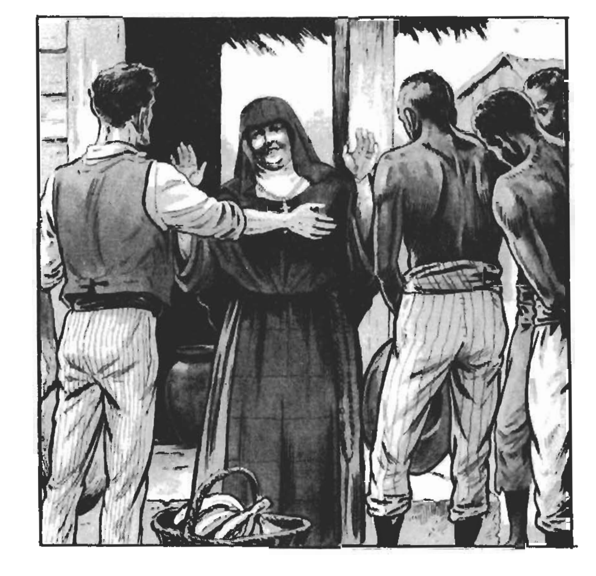
Les heures s'écoulaient, trop longues. Le traître paraissait comme paralysé pour le geste qui aurait été définitif. Il semblait désirer que cela se fasse comme malgré lui.

Enfin, on arriva en vue de Mana. Une fois de plus, le Seigneur avait protégé sa servante.



141 Mais le plus beau de l'histoire, c'est que la Mère n'adressa pas un mot de reproche au malheureux, et garda le secret absolu sur cette aventure. On ne l'aurait jamais sue si le fidèle Noir Bernard, qui avait essayé de l'empêcher de partir de l'Acarouany, ne l'avait racontée lui-même.

Comme Judas, le pauvre homme qui avait accepté de la faire mourir pour de l'argent, fut bourrelé de remords. Il s'enfuit de Mana, retourna à Cayenne. Mais bientôt il y fut atteint de la lèpre, lui et tous ses enfants.



142 On pense bien que les planteurs esclavagistes furent mécontents de l'échec de leur entreprise. Ils voyaient avec mauvaise humeur que malgré les difficultés et même la famine qui sévissait alors en Guyane, la Mère tenait.

Elle obtenait tout par la bonté. C'est ainsi qu'un jour, on lui amène quelques Noirs qu'on venait de surprendre volant des bananes. Au lieu de les faire punir, elle se contente de dire avec un bon sourire : « Eh ! bien, nous en planterons tant, qu'ils ne seront plus tentés d'en voler ».



143 Ainsi, avant même d'avoir fait connaître à ses braves Noirs le Dieu auquel elle était consacrée, elle le leur avait fait aimer en sa personne. Et c'est bien la meilleure manière de parler du Bon Dieu : témoigner de Lui par la pureté, par la bonté, par la vaillance.

Les Noirs voulaient alors avoir le même Dieu que la chère Mère. Et le 15 août 1836, quatre-vingts d'entre eux, bien préparés, devenaient chrétiens par le baptême. La colonie prenait les allures d'une véritable chrétienté, où l'on s'entr'aidait et où l'on s'entr'aimait.



144 Aussi, pendant que les planteurs continuent leur action sournoise, le Gouverneur de la Guyane, dans une lettre au Ministre, fait les plus grands éloges de l'œuvre accomplie à Mana par Mère Javouhey.

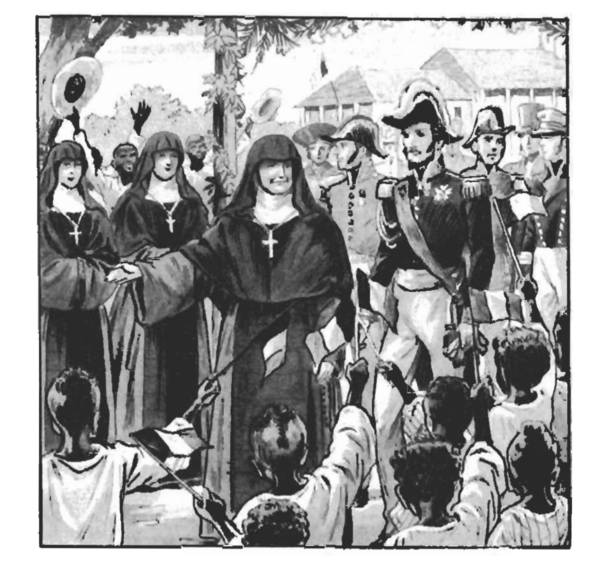
Il explique qu'elle est à la fois la mère de famille, mariant jeunes gens et jeunes filles dans les conditions les meilleures pour assurer leur bonheur, le juge qui règle avec autant de fermeté que de bonté toutes les difficultés inévitables dans une famille si nombreuse et si variée, et l'administrateur qui tire le meilleur parti de la terre et de tous ses produits.



145 A Paris, le Ministre et le Roi avaient grand plaisir à recevoir ces nouvelles, et le nom de Mère Javouhey était partout célèbre.

Un jour, il y eut grand émoi à Mana. Le Prince de Joinville, troisième fils de Louis-Philippe, annonçait sa visite. Quelle affaire ! Toute la petite cité était en effervescence. Voir un prince, le fils du Roi des Français ! On devine ce que cela représentait pour les Noirs... et même pour les Sœurs.

On se prépara donc du mieux qu'on put à cette royale visite.



146 Le Prince de Joinville fut reçu très dignement. Tout ce qu'il vit lui plut beaucoup. Il encouragea toute la grande famille, et voulut aller visiter aussi les lépreux de l'Acarouany.

Il y avait là une Sœur admirable de dévouement, qui ne savait qu'inventer pour faire plaisir à ses chers malades. Quand elle trouvait le menu un peu maigre, elle s'en allait même dans les bois avec un vieux fusil, et chassait pour eux. On dit qu'elle était devenue fort habile.



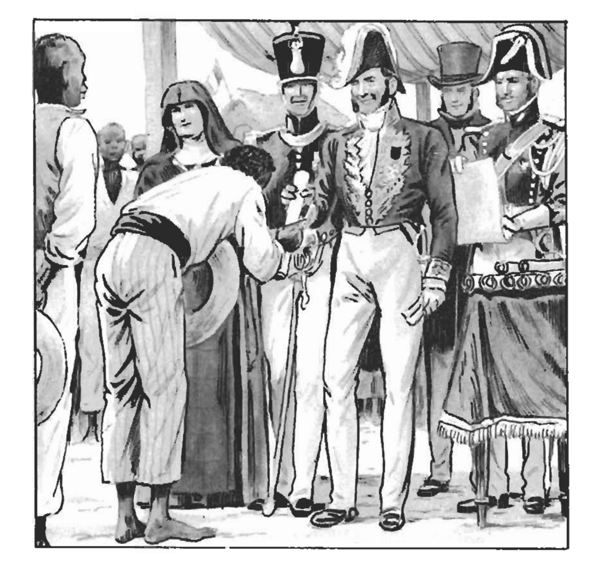
147 Le Prince de Joinville se fit une joie de lui offrir un magnifique fusil pour remplacer le vieux, cadeau assez amusant quand on pense qu'il était fait à une religieuse ! Mais les missionnaires ne s'étonnent de rien. Et la Sœur fut ravie du présent qui lui permit d'être plus heureuse encore à la chasse et d'améliorer ainsi la nourriture de ses chers enfants lépreux.

Cependant, le temps approchait où les premiers Noirs venus à Mana, bien formés maintenant, pourraient être rendus sans danger à la liberté totale.



148 La Mère Javouhey y pensait depuis longtemps. Elle faisait construire des maisons commodes, au milieu d'un jardin, et disposées de telle sorte que cela constitue un village avec ses rues.

Tout était bien prêt lorsque la date de la pleine libération arriva pour 185 des habitants de Mana. Ce fut une cérémonie émouvante. Le Gouverneur vint lui-même. On tira le canon. Les cloches sonnèrent à toute volée et tout le monde assista d'abord à une messe très solennelle.



149 Puis, sur la grand'place, on écouta le Gouverneur dire qu'il était très content de ce qui s'était fait à Mana, et qu'il apportait avec plaisir les actes de libération.

Chaque Noir libéré, s'avançant, reçut alors un certificat d'émancipation. Grande émotion dans tous les cœurs.

Mais à peine avaient-ils leur papier en main que tous ces bons Noirs, sachant bien à qui ils le devaient, allaient le remettre à la chère Mère pour qu'elle le leur garde.



150 Elle, si vaillante et qui en avait vu de toutes les couleurs, peut-on dire, n'arrivait pas cette fois à retenir ses larmes. Mais c'étaient des larmes de joie.

Elle trouvait que pour cette minute de son existence, rien n'avait été trop dur. Et de son cœur montait un vibrant Magnificat uni à celui de la sainte Vierge. Elle pouvait dire aussi, en toute humilité et vérité, que « Celui qui est puissant avait fait en elle de grandes choses. »

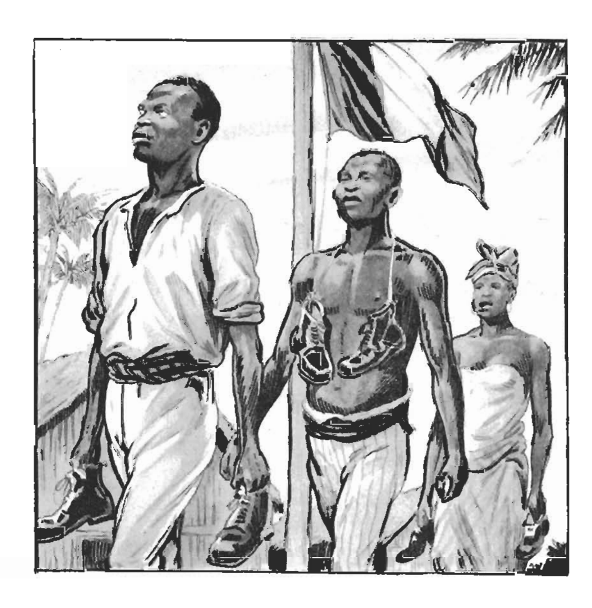
Mais elle ne perdait pas le sens des réalités.



151 Elle connaissait bien ses chers enfants noirs. Elle savait donc que pour eux, le signe de leur libération c'était, bien plus qu'un papier officiel, le droit de mettre des chaussures « comme les Blancs ».

Aussi avait-elle fait distribuer une paire de souliers à chacun des libérés. Délicatesse bien digne d'elle, mais qui fut l'occasion d'une scène amusante.

Car dès qu'ils eurent reçu leur acte de libération, les Noirs, bien vite, devant le Gouverneur, les officiers et tout le monde, voulurent se chausser.



152 Effet comique au possible. Contorsions de tout genre pour faire entrer leurs pieds dans ces instruments de torture. Et quand on pense qu'ils étaient près de 200 ! Un vrai spectacle.

Beaucoup d'ailleurs ne réussirent pas à mettre les fameux souliers. Et lorsque ceux qui avaient pu, avec quelle peine ! y faire entrer. leurs pieds, voulurent marcher, ce fut bien autre chose ! ! !

La plupart s'en allèrent fièrement vers leurs cases, leurs souliers à la main, et les déposèrent à la place d'honneur, sans jamais essayer de les remettre.



153 Mère Javouhey avait donc accompli la grande œuvre de sa vie. La France lui était reconnaissante de ce qu'elle avait fait à Mana, et le rapport du Gouverneur de la Guyane fut distribué à tous les députés.

A cette même époque, le Pape Grégoire XVI écrivit des lettres où il interdisait énergiquement le commerce des Noirs et l'esclavage.

La voix du Pape confirma donc la chère Mère dans sa mission de libératrice.



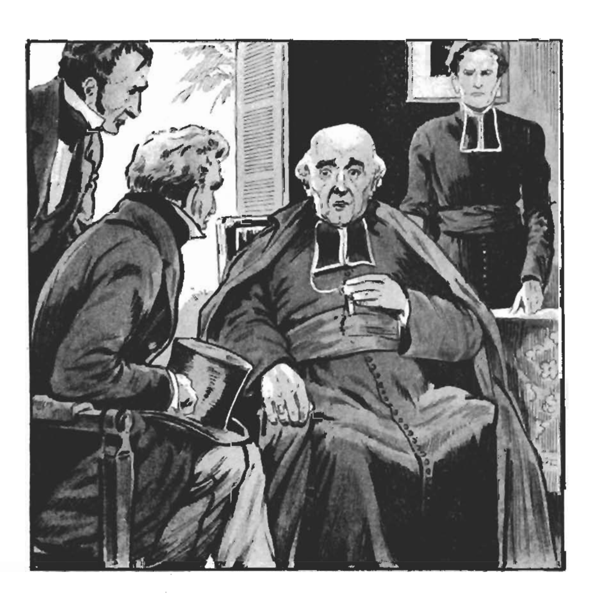
154 Elle étendit encore son apostolat en Guyane. Et bientôt des Sœurs de Saint Joseph se fixaient dans des régions peu hospitalières où vivaient, au milieu des jaguars et des serpents, de petits groupes indigènes.

Rien ne les rebutait quand il s'agissait de rendre service. Et maintenant encore, on reconnaît les endroits où les Sœurs ont passé, à ce fait que les populations y sont plus douces, animées de sentiments plus humains.



155 Mère Javouhey cependant commençait à sentir le poids de l'âge. Les fatigues et plus encore les tracasseries qu'elle subissait eurent un moment raison de sa forte santé. Elle tomba malade, tandis que ses ennemis de Cayenne continuaient de s'acharner contre elle, unis à ceux qui, en France, cherchaient à faire du tort à son Institut.

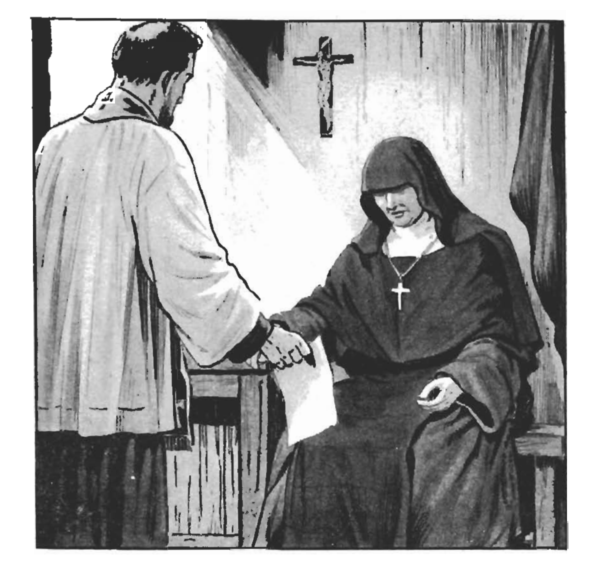
Et pour ajouter à son épreuve, sa chère sœur Marie-Thérèse (la seconde de la famille) mourait loin d'elle, à Cluny.



156 Le coup fut très rude pour la santé ébranlée de la chère Mère. « J'envie son sort, écrit-elle, je ne pense qu'à aller la rejoindre près de Dieu »... mais elle ajoute pourtant avec son courage habituel : « Je suis tranquille ; je remets tout entre les mains de Dieu. »

C'est à ce moment qu'elle eut à porter la croix qui fut sans doute la plus lourde de toute son existence.

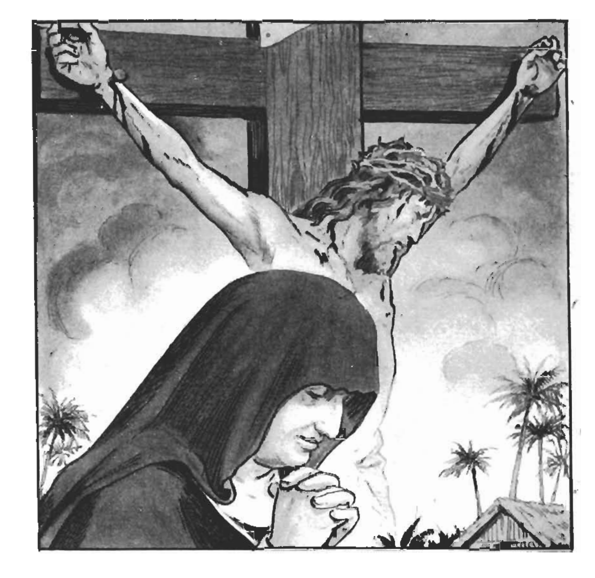
On la calomnia si bien, on fit tant de faux rapports sur son compte, que les autorités ecclésiastiques de Cayenne se laissèrent convaincre.



157 On crut avoir affaire à une mauvaise religieuse. (Beaucoup d'autres saints ont eu à subir des épreuves pareilles, que Dieu permet pour qu'ils aient encore plus de mérites).

Et sans tenir compte de sa loyauté et de toutes ses vertus, on la priva des sacrements. L'aumônier de Mana avait l'interdiction de lui donner l'absolution et de la laisser approcher de la sainte Table.

On reste saisi d'effroi, n'est-ce pas, devant une telle épreuve ! Fallait-il que le démon la détestât, pour avoir pu en venir là !



158 La blessure fut profonde dans l'âme de la chère Mère. La priver de son Dieu ! Comme elle avait fait pour les croix précédentes, elle porta celle-ci avec un grand courage, tout occupée de se tenir unie à la volonté du Seigneur.

Mais on peut dire que cette fois-ci la croix était vraiment à la taille de la sainteté de la Mère Javouhey. Car cette épreuve terrible dura deux ans. Toute autre qu'une sainte n'y aurait pas tenu. Pourtant, elle évitait de se plaindre, et même d'en parler.



159 Quel chagrin pour ses pauvres filles, qui voyaient leur si chère Mère rester à son banc lorsqu'elles allaient communier !

Souvent, elle s'en allait seule dans les grands bois de Mana. Et là elle priait ardemment ce Dieu qui était tout pour elle. Quelquefois, ses enfants noirs la surprenaient en larmes. Et pourtant, la paix et même la joie ne cessaient pas d'habiter son cœur. Elle savait, pour tous, conserver son sourire.



160 Enfin, en 1843, elle décide de rentrer en France. Quand la nouvelle fut connue à Mana, les sanglots éclatèrent partout.

Le jour du départ, toute la population l'accompagna au quai où elle devait s'embarquer pour Cayenne. Hommes, femmes, enfants défilèrent devant elle; la plupart pleuraient. On lui tendait à bout de bras les petits enfants pour qu'elle les bénît. Chaque père de famille avait tenu à lui donner un souvenir. C'était un animal ou un oiseau rare, de petits ouvrages, des fruits, des légumes, etc...



161 Quand le bateau appareilla, les hommes montèrent dans des pirogues et l'escortèrent jusqu'à l'embouchure de la rivière. Quand il dut enfin prendre la mer, toutes les pagaies se dressèrent à la fois pour rendre les honneurs, tandis qu'un cri lancé par toutes ces noires poitrines retentissait : « Vive ma chère Mère ! »

A l'arrière du bâtiment, un mouchoir blanc s'agita longtemps, tandis que, silencieux et tristes, les Noirs remontaient le courant. Ils avaient perdu leur Mère.



162 La Mère Javouhey est rentrée en France. Elle y retrouve des tracas, oui — n'y en a-t-il pas tout le long de la route qui mène au ciel ? — mais aussi, elle retrouve Jésus-Hostie dont elle a été si longtemps privée.

Dans les solitudes de Mana, elle a pris un goût plus prononcé que jamais pour l'union à Dieu dans le silence.

Et cependant, on veut partout la recevoir, on lui fait des ovations. Cela lui coûte, mais elle accepte encore pour ne pas faire de peine.



163 Elle s'occupe toujours avec ardeur de ses maisons de Paris et d'Outre-Mer. Aux Indes, des jeunes filles indigènes demandent à entrer dans l'Institut. Mère Javouhey accepte volontiers, heureuse d'ouvrir les portes de sa Congrégation toujours plus grandes sur toute l'humanité, quelles que soient sa race et sa couleur.

Bientôt, c'est à Madagascar qu'elle envoie des filles fonder une mission, puis à Tahiti, où les Sœurs de Saint Joseph se mirent à élever les enfants, parmi lesquels la fille de la Reine Pomaré.



164 Mais le vent de la Révolution souffle à nouveau sur la France. On est en 1848.

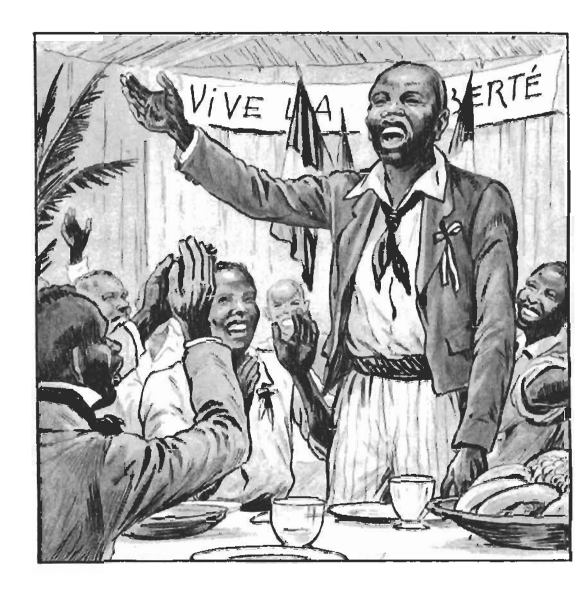
La Mère ne perd pas confiance. Un soir, de Brie-Comte-Robert où elle était, elle devait se rendre à Paris. On venait d'apprendre que la bataille était alors dans les rues. Aussi essaya-t-on de la retenir. Ce fut en vain. Jamais elle ne reculait. Arrivée à l'entrée de la capitale, première barricade. La fusillade crépite. Le danger est grand.

Va-t-elle tomber là, comme allait faire en ces mêmes jours l'Archevêque de Paris, Mgr Affre ?



165 Non; des ouvriers la reconnaissent et se mettent à crier : « C'est la Mère Javouhey, laissez passer la Générale Javouhey ». La consigne va de barricade en barricade, et la Mère arrive ainsi place de la Bastille, où les combattants lui font une ovation bruyante.

A peine sortie de ce danger, elle ne songe plus qu'à secourir les blessés dans les ambulances et à recueillir les orphelins que faisait cette douloureuse guerre entre Français.



166 Pendant ce temps, en Guyane, on donnait un banquet pour célébrer l'abolition définitive de l'esclavage dans les territoires français.

A la fin du repas, et sans que personne s'y attendît, un Noir se leva soudain et se mit à crier de tout son cœur : « Vive notre chère Mère Générale ! » Les applaudissements crépitèrent. On n'oubliait pas, là-bas, combien elle avait travaillé pour ce résultat aujourd'hui acquis.



167 En même temps que la liberté, les Noirs obtenaient le droit de vote. Dès qu'on leur apprit qu'ils avaient à élire un député, l'un d'eux, prenant la parole au nom de tous, déclara que leur député serait la chère Mère Javouhey. « Mais, dit l'envoyé de l'Administration, c'est impossible, les femmes ne peuvent être élues ! » (A ce moment il n'était pas question du vote des femmes.) « Ah ! reprirent les Noirs, alors, qu'on nomme qui on voudra; si nous ne pouvons élire ma chère Mère, cela ne nous intéresse plus ! »



168 Cependant, la « chère Mère des Noirs » était maintenant bien vieille. Elle voyait ses plus chères affections lui échapper par la mort. Lorsqu'elle apprit le retour à Dieu de sa nièce, la Mère Clotilde Javouhey, elle fit dire le Te Deum, mais ensuite, une jeune Sœur la rencontra qui pleurait toute seule dans le jardin.

Un jour, on l'entendit s'écrier avec ardeur : « Mon Dieu, je vous remercie de m'envoyer des peines et des croix, que vous êtes bon ! » Ainsi, jusqu'à la fin de sa vie, elle continua d'être vaillante.



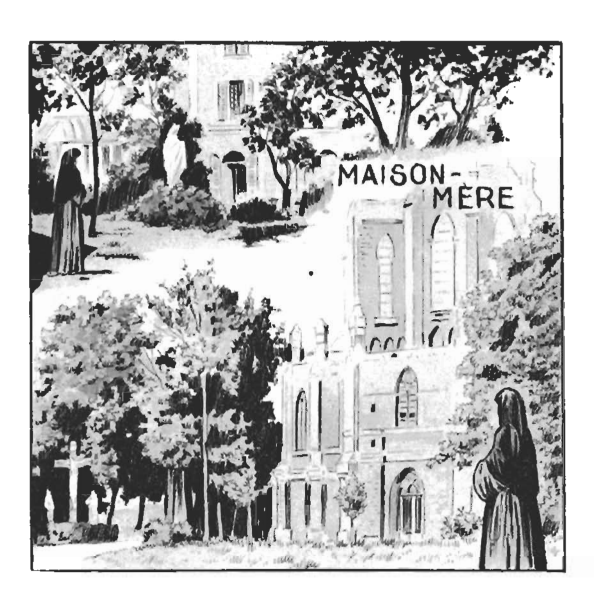


169 Celle que déjà partout on considérait comme une sainte, était restée d'une simplicité touchante. C'est ainsi qu'à Limoux, un jour où la Sœur cuisinière lui servait un potage fait spécialement pour elle, elle se leva, alla chercher une assiette de fer sur la pile et puisa directement dans la bassine de soupe des aliénés.

Elle aimait tant son prochain que lorsque, âgée et déjà malade, on la menait de Limoux en voiture à la campagne, elle demandait qu'on aille très lentement pour qu'elle puisse dire bonjour à toutes les personnes qu'on rencontrait.

170 Et les gens chuchotaient entre eux : « Quelle brave femme ! Une femme comme cela ne devrait jamais mourir. »

Elle savait pourtant, la chère Mère, que désormais la mort était proche. Elle s'y préparait avec toute sa foi et tout son cœur. Pendant son séjour à Limoux, on crut un moment que le Seigneur lui faisait signe. Et on sentait qu'elle en était bien heureuse. Mais ce ne fut encore qu'un avertissement pour plus tard et elle se remit de cette maladie.





171 C'est dans ces toutes dernières années de sa vie que Mère Javouhey put enfin réaliser le désir qu'elle avait depuis longtemps d'installer à Paris un Noviciat important, surtout en vue des Colonies. Pour cela encore elle dut lutter, vaincre bien des difficultés. Mais elle réussit enfin, sûre d'ailleurs qu'elle devait ce résultat à la très sainte Vierge.

La propriété acquise par Mère Javouhey, 21, rue Méchain à Paris, devint ainsi la Maison-Mère de l'Institut des Sœurs de Saint Joseph de Cluny.

172 La vénérée Mère installa elle-même tout son monde. Et sans s'accorder aucun repos, elle employa ses dernières forces à écrire à ses filles dispersées sur tous les continents.

A travers toutes ces lettres qui sont comme le trésor de la famille, on trouve toujours le même grand cœur qui ne battait que du plus pur amour. Dieu et les autres, on pourrait dire que ces mots résument son enseignement. Elle aide ses filles à monter vers le Seigneur par toutes sortes de conseils pratiques.



173 Et en même temps, elle veut qu'elles aient l'œil très ouvert sur la charité mutuelle. « Avant de faire la sainte communion, écrit-elle, examinez bien si vous n'avez rien à vous reprocher sur la charité... Supportez-vous les unes les autres dans vos imperfections et vos défauts... si la charité manque, tout manque. »

On voit qu'elle a bien compris la grande leçon qu'est venu nous apporter Jésus. Et après avoir pratiqué toute sa vie cette leçon : « Aimez-vous les uns les autres du même amour dont je vous ai aimés moi-même », elle veut que dans son Institut on fasse de même.



174 Pour sauver la charité, rien ne lui semblait trop dur. C'est ainsi qu'un jour où elle avait cru devoir faire une observation à une Sœur, elle apprit ensuite qu'on lui avait raconté une chose inexacte. Le soir, devant toute la communauté, elle fit des excuses à la Sœur, avouant qu'elle avait été mal informée. Et elle disait : « Aimons la vérité, la droiture; la vérité peut bien nous blesser quelquefois, mais elle ne fait jamais de mal. »

Ce devait être un beau spectacle, n'est-ce pas, de voir cette Fondatrice, vénérée comme une sainte, s'excuser ainsi envers une simple petite Sœur !



175 On la sentait si près du Bon Dieu, si unie à Lui, que sa présence seule causait une joie intime à ceux qu'elle approchait. Loin de la craindre, on éprouvait en sa présence une impression de bonheur qu'on ne pouvait expliquer.

Plusieurs fois, on s'aperçut que le Seigneur lui avait accordé le don de lire dans les âmes. Et des personnes qui n'auraient pas osé faire connaître leurs épreuves intérieures constataient soudain que la chère Mère voyait en elles et savait les aider.



176 C'est ainsi qu'une fois, par exemple, une Sœur qui désirait quelque chose, était en train de prier Notre Seigneur pour qu'il inspire à Mère Javouhey de le lui accorder. Elle priait encore à cette intention, que la chère Mère lui touche l'épaule, la fait sortir de la chapelle, et avant qu'elle ait seulement ouvert la bouche, lui dit : « Mon enfant, je vous accorde telle chose ». C'était exactement ce que désirait la Sœur, qui fut bien émue de voir que la Mère pouvait ainsi lire dans les cœurs.



177 On était arrivé à l'hiver 1850-1851. Les Filles de la Mère Javouhey l'entendaient souvent parler de l'éternité. Elle disait aussi : « Ma tâche est terminée ; ce que j'ai été appelée à faire est fait... »

Elle était de plus en plus recueillie et accordait le plus de temps possible à la prière.

Il fut question à ce moment d'aller à Rome, pour présenter la Congrégation à celui qui est le Père de toute la Chrétienté, le Pape.

La Mère était déjà fatiguée et surtout, elle ne pouvait presque plus se nourrir.



178 Pourtant, elle restait vaillamment debout, s'occupant de toutes ses affaires comme si de rien n'était. Le voyage se préparait.

Au mois de mai, Mère Javouhey prit un rhume, qui d'abord n'inquiéta personne. Mais elle, avait entendu l'appel du Seigneur. Et comme on continuait de lui parler de son voyage à Rome, elle répondit : « J'ai un autre voyage à faire, et celui-là je le ferai seule », parlant évidemment de son départ pour la vie éternelle.

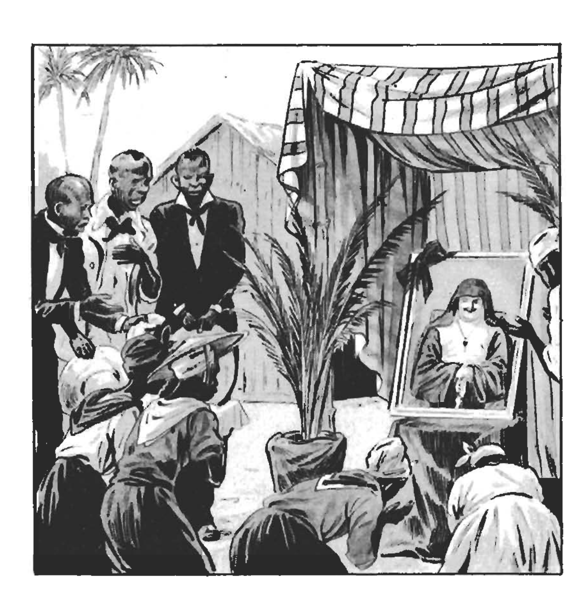
On la vit alors s'affaiblir de jour en jour.



179 Le 17 juin, elle voulut pourtant, levée, recevoir les Sœurs qui partaient pour la Réunion. Après les avoir maternellement encouragées, elle les embrassa et les bénit en disant : « Adieu, mes enfants, nous ne nous reverrons plus sur la terre, mais nous nous retrouverons un jour, au ciel ».

Quelques semaines passèrent encore, pendant lesquelles Mère Javouhey ne cessa de prodiguer à tous et toutes ses affectueux conseils.

Et le 15 juillet au matin, le Seigneur vint chercher celle qui l'avait si bien servi sur la terre.



180 On devine le chagrin ressenti partout.

Quand la nouvelle parvint à Mana, la population entière, en larmes, abandonnant toute occupation, se précipita à l'église, puis à la communauté. Les Noirs ne pouvaient retenir de véritables cris de douleur en apprenant que leur chère Mère était morte. La plupart avaient pris le deuil, et ceux qui n'avaient pas de vêtements noirs s'étaient habillés de blanc.

Lorsque, après quelque temps, arriva à Mana un grand portrait de Mère Javouhey, l'émotion fut à son comble chez ses chers enfants noirs.



181 Les hommes, chapeau à la main, les femmes à genoux, racontaient à la chère Mère leurs peines, leurs joies. Certains lui demandaient pardon, confessant tout haut leurs fautes en pleurant.

Quelques années plus tard, c'est un Noir de Mana qui eut le premier l'idée de lui élever un monument. Tout le monde voulut y participer. Et le buste de la chère Mère est toujours présent là-bas, sur la place de l'église, portant cette inscription : « Elle fut de Mana la Fondatrice et la Mère ».



182 Oui, c'est bien cela. Elle fut et elle reste la Mère des Noirs... et de tous les autres auxquels ses filles se dévouent sans cesse.

Car la merveilleuse histoire continue. De là-haut, près du Seigneur, la chère Mère Javouhey dirige toujours sa grande famille.

Sa sainteté, ses vertus, attirent chaque jour des jeunes filles qui, voulant de tout leur cœur se consacrer au Bon Dieu et à leur prochain — ce qui est tout un — se présentent pour suivre un modèle si entraînant.



183 Que ce soit en France auprès des enfants, des pauvres, des malades, des aliénés — ou dans les terres lointaines auprès des hommes de toutes races, fussent-ils lépreux, les Sœurs de Saint Joseph de Cluny continuent l'œuvre de celle qui fut leur fondatrice et qui reste leur Mère.

Comme elle, aidées par elle, elles font de leur vie la chose la plus utile, la plus enthousiasmante qui soit : elles en font le don complet — et joyeux ! — à Dieu et à tous leurs frères et sœurs en humanité.



184 Le dernier mot n'est pas encore écrit de cette histoire étonnante de la chère Mère Javouhey et de son action.

Déjà, l'Eglise s'est penchée sur cette vie tellement belle afin de l'étudier de près et de la proposer en exemple et en vénération à tous les chrétiens du monde. On l'a d'abord déclarée « héroïque » dans ses vertus, puis « Vénérable », puis « Bienheureuse ». Un à un, Mère Javouhey gravit ainsi tous les échelons qui permettent de dire d'une créature humaine sans risque de se tromper : « c'est une sainte ! »

Vous le voyez bien : c'est la merveilleuse histoire qui continue.

ACTUELLEMENT......

.... pour devenir fille de Mère Javouhey et Sœur de Saint-Joseph de Cluny, il faut s'adresser au Noviciat Central, 21, rue Méchain, PARIS (14e).

Pendant six mois de Postulat et deux ans de Noviciat, les aspirantes se préparent à la vie missionnaire par la prière et par l'étude.

Après leur Profession, les religieuses sont envoyées :

En Europe :

FRANCE................	93 maisons
ILES BRITANNIQUES....	9 maisons
PORTUGAL.............	15 maisons
ESPAGNE...............	4 maisons
SUISSE..................	1 maison
ITALIE, Rome...........	1 maison

Œuvres Paroissiales, Dispensaires et Action Sociale, Ecoles primaires, secondaires et techniques, Hôpitaux, Sanatoria.

En Asie



INDE. — 24 maisons : Province de Madras - Pondichéry - Bangalore - Bengale (Chandernagor) - Sikkim.

En Afrique



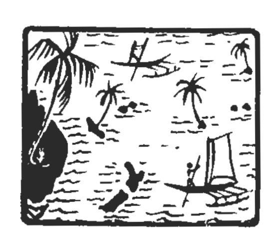
AFRIQUE. — 88 maisons : Sénégal - Gambie - Guinée Française - Sierra-Leone - Congo Français - Angola - Mozambique - Madagascar - Réunion - Seychelles.

Toutes les œuvres de Mission, adaptées aux besoins de chaque pays, depuis les Ecoles normales et secondaires jusqu'aux tournées de « brousse ». Orphelinats de la « Sainte Enfance » - Ecoles ménagères et artisanales - Dispensaires fixes et ambulants - Maternités - Hôpitaux - Léproseries.
Ecole et catéchisme se font en diverses langues : Français, Anglais, Portugais, Espagnol... Hindi, Tamoul, Népali, Bengali (langues hindoues)... Dialectes Africains, Créole Antillais, Guyanais... Malgache... Fidjien, Maori (Océanie).



En Amérique

AMÉRIQUE. — 62 maisons : Saint-Pierre et Miquelon - Etats-Unis - Antilles françaises et anglaises - Haïti - Guyane Française - Pérou.



En Océanie

OCÉANIE. — 18 maisons : Nouvelle Calédonie - Tahiti - Marquises - Cook - Fidji - Australie - Nouvelle Zélande.

Dans chaque partie du Monde, plusieurs Noviciats accueillent, sans distinction de race, les jeunes filles chrétiennes désireuses de consacrer leur vie à Dieu dans la famille de Mère Javouhey.